

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ
DES
AMIS DE VIENNE

Société fondée en 1904

N° 79

Fascicule 2 - Deuxième trimestre 1984

Numéro spécial sur l'explorateur viennois
Joseph MARTIN

LYON
IMPRIMERIE BOSC FRÈRES
42, quai Gailleton
1984

SOMMAIRE

- Les premières expéditions de Joseph Martin, par Jean-Daniel et Renée BERGER.
- En route pour la « Maison des Morts », par Fernand RUDE.
- Souvenirs inédits, par Joseph MARTIN.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

REVUE TRIMESTRIELLE

publiée par la SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

pour « répandre la connaissance de l'histoire de la Ville et des antiquités viennoises » (article premier des statuts).

Pour 1984

Le numéro	25,00 F
Abonnement annuel normal	75,00 F
Abonnement de soutien	100,00 F
Retraités et étudiants	50,00 F

Avis important : Les abonnements commencent avec le premier numéro de chaque année. Les numéros déjà sortis de presse dans l'année au moment du règlement d'un abonnement nouveau seront remis ou envoyés au nouvel abonné.

Correspondance : Secrétaire des Amis de Vienne, Bureau du Tourisme, Syndicat d'Initiative, Cours Brillier, 38200 Vienne. C.C.P. Amis de Vienne - LYON 185-71 J.

Le Comité de rédaction laisse aux auteurs des articles l'entière responsabilité des opinions émises.

**Pensez à payer
le plus rapidement possible
votre Abonnement
pour 1984**

- Nous remercions les personnes qui ont déjà acquitté leur abonnement pour 1984.
- Nous invitons les personnes qui ne l'ont pas encore fait à effectuer rapidement leur versement :
soit par C.C.P. ou chèque bancaire,
soit directement au S.I.

**FICHE D'ABONNEMENT AU BULLETIN DES « AMIS DE VIENNE »
POUR L'ANNEE 1984**

NOM : Prénoms :

Adresse exacte (pour l'envoi du bulletin par poste) :

TARIF ABONNEMENT :

Abonnement de soutien	100 F
Abonnement normal	75 F
Etudiants - Retraités	50 F

A retourner accompagné du règlement par :
chèque bancaire ou par C.C.P. LYON 185-71 J

à l'adresse suivante :
« AMIS DE VIENNE » - Syndicat d'Initiative - Cours Brillier - 38200 VIENNE

Programme de nos manifestations au verso

ACTIVITÉS PRÉVUES

Samedi après-midi 15 septembre :

- Visite guidée de Trévoux : vieille ville, salle du Parlement, pharmacie de l'hôpital.

Prix : 45 francs. Prière de se faire inscrire au Syndicat d'Initiative.

Samedi après-midi 20 octobre :

- Visite guidée de Villefranche et du Beaujolais.

Samedi après-midi 17 novembre :

- Visite guidée de la cathédrale Saint-Maurice de Vienne : vitraux et chapiteaux.

Samedi après-midi 3 décembre :

- Au Syndicat d'Initiative, vente de vieux numéros du Bulletin de la Société, de livres régionaux et d'anciennes publications.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ

DES

AMIS DE VIENNE

Société fondée en 1904

N° 79

Fascicule 2 - Deuxième trimestre 1984

**Numéro spécial sur l'explorateur viennois
Joseph MARTIN**

LYON

IMPRIMERIE BOSC FRÈRES

42, quai Gailleton

1984



Joseph MARTIN

LES PREMIÈRES EXPÉDITIONS DE JOSEPH MARTIN

Par Jean-Daniel et Renée BERGER

A la suite d'un premier voyage en Asie centrale (1970), le « Bulletin de la Société des Amis de Vienne » (n° 67, année 1971) a publié un article intitulé : « Le dernier voyage de Joseph Martin, explorateur viennois », dans lequel était exposée, à grands traits, la vie aventureuse de notre vaillant concitoyen. Les circonstances dans lesquelles nous avons retrouvé sa tombe dans le vieux cimetière de Ferghana, y étaient relatées. C'est, rappelons-le, dans sa quarante-quatrième année et après avoir traversé la Chine d'Est en Ouest dans des conditions difficiles, que, en dépit des soins attentifs et patients qui lui furent prodigués, notre compatriote a été emporté par la maladie et l'épuisement, dans cette ville du Turkestan russe (aujourd'hui République socialiste soviétique d'Ouzbekistan).

Un second voyage, effectué en 1982 avec un petit groupe de Viennois, nous a permis de constater que la municipalité de Ferghana avait rénové le monument funéraire de l'illustre voyageur. Nous avons fleuri sa tombe, qu'aucun Français n'avait visitée entre 1892 et 1970. Nous avons été reçus officiellement à la Mairie par une représentante de la municipalité et, dans une atmosphère de grande cordialité, des cadeaux ont été échangés entre les élus des deux villes.

Le présent article n'a d'autre but que d'apporter quelques détails sur nos recherches concernant les deux premières expéditions de Joseph Martin, de 1879 à 1887.

L'arrivée en Russie

C'est en 1876 que le Viennois se rend à Saint-Petersbourg sur recommandation d'un Suisse au service duquel il avait construit un puits artésien. Il y complète ses études de géologie et y noue d'utiles relations.

Puis il accompagne ses amis et protecteurs, MM. de Baranowski, en Bulgarie où la Russie est en guerre contre la Turquie (1877) et il prend une part active à l'organisation d'un service d'ambulances (télègues) au cours du siège de Pleven par les armées russo-bulgares. Au quartier général des armées russes, il rencontre le colonel Gaillard, attaché militaire français, qui le signale au Ministère de la Guerre et il est présenté au tsar Alexandre II. Le grand-duc Nicolas lui confie divers travaux, notamment dans ses propres domaines, et il en est si satisfait qu'il le recommande au général Hall, propriétaire de mines d'or en Sibérie. Celui-ci l'envoie prospecter la région de la Léna en 1879 : Joseph Martin n'a que 31 ans.

Au cours des années 1880-1881, le Viennois explore les terrains aurifères. Un haut fonctionnaire, M. de Basilievski, l'a pris sous sa protection et en a fait son mandataire pour la grande compagnie minière qu'il dirige dans le district d'Olekma. Bien préparé à ces fonctions par les études qu'il a faites, Joseph Martin les exerce avec compétence. Il s'intéresse non seulement à la recherche de nouveaux gisements, mais aussi à l'exploitation des anciens ; il étudie les techniques d'extraction, introduit l'usage de la dynamite, fait des observations sur les procédés de purification du minerai, les conditions de vie des mineurs avec tous les problèmes qui se posent dans des régions semi-désertiques au climat rigoureux. Visitant les nombreuses mines d'or du bassin de la Léna, notre géologue fait ample connaissance avec le cours moyen de cet immense fleuve (4 600 km) et avec ses principaux affluents.

Première expédition aux bouches de la Léna

C'est en 1881 que Joseph Martin entreprit en solitaire sa première expédition aux bouches de la Léna.

Voici dans quelles circonstances : un navire américain, « la Jeannette », fut broyé par les glaces au Nord des îles de Nouvelle-Sibérie au cours d'une mission d'exploration dans l'Océan glacial arctique. N'écoutant que son courage et sur la base d'informations plus ou moins exactes, le Viennois se mit en route pour le grand nord dans le but de porter secours aux naufragés. Mais hélas ! quand il parvint, après un difficile voyage, au delta de la Léna, il ne découvrit que des tombes. Selon le récit qu'il a fait, quelques rescapés, sous la conduite du capitaine, George Washington de Long avaient réussi à atteindre la localité de Viloni, mais la plupart avaient péri dans la toundra glacée, où la température descend à trente degrés au-dessous de zéro et où la végétation se réduit à quelques mousses. Alain Bombard rapporte, dans son ouvrage : *Les grands navigateurs*, que l'épave de « la Jeannette » sera retrouvée en 1884 au sud du Groenland, ce qui apporta la preuve de l'existence d'un courant circumpolaire.

Toujours au cours des années 1880-1881, Joseph Martin visite certaines régions d'Extrême-Orient, l'Oussouri, les côtes de la Mer de Chine et la Corée. Il visite d'anciennes mines et cherche de nouveaux gisements aurifères. Chemin faisant, il enrichit ses connaissances géographiques et géologiques et observe les hommes et leur mode de vie.

Riche moisson dont il va faire bénéficier ses compatriotes puisqu'il revient dans son pays natal en 1882. *L'Illustration* et *Le Monde illustré* publient le récit de ses aventures. Il présente au Trocadéro les collections qu'à ses frais il a ramenées de Sibérie : costumes des habitants du grand nord, armes et outils, objets usuels, échantillons de la faune et de la flore, échantillons géologiques, restes d'un mammouth fort bien conservé dans les glaces, etc. Jules Verne, l'auteur de *Michel Strogoff* (1876) lui pose des questions sur les mœurs des habitants de la Sibérie, les détenus et l'administration russe. Ses demandes de renseignements se trouvent dans les papiers de Martin. Celui-ci, bon dessinateur, est aussi l'un des pionniers de la photographie. Les clichés qu'il expose dans l'une des salles de l'hôtel de la Société de Géographie de Paris sont d'une qualité remarquable pour l'époque. Le Musée de la ville de Vienne en détient deux.

De retour en Russie, l'explorateur, ignoré du gouvernement français, se voit décerner les premiers grades de l'ordre de Sainte-Anne. Il fait une conférence à la Société de Géographie de Saint-Pétersbourg comme il en avait fait une à la Société de Géographie de Paris. Des illustrés russes publient des lettres et des croquis de l'explorateur. Il est question de lui, même au Japon !

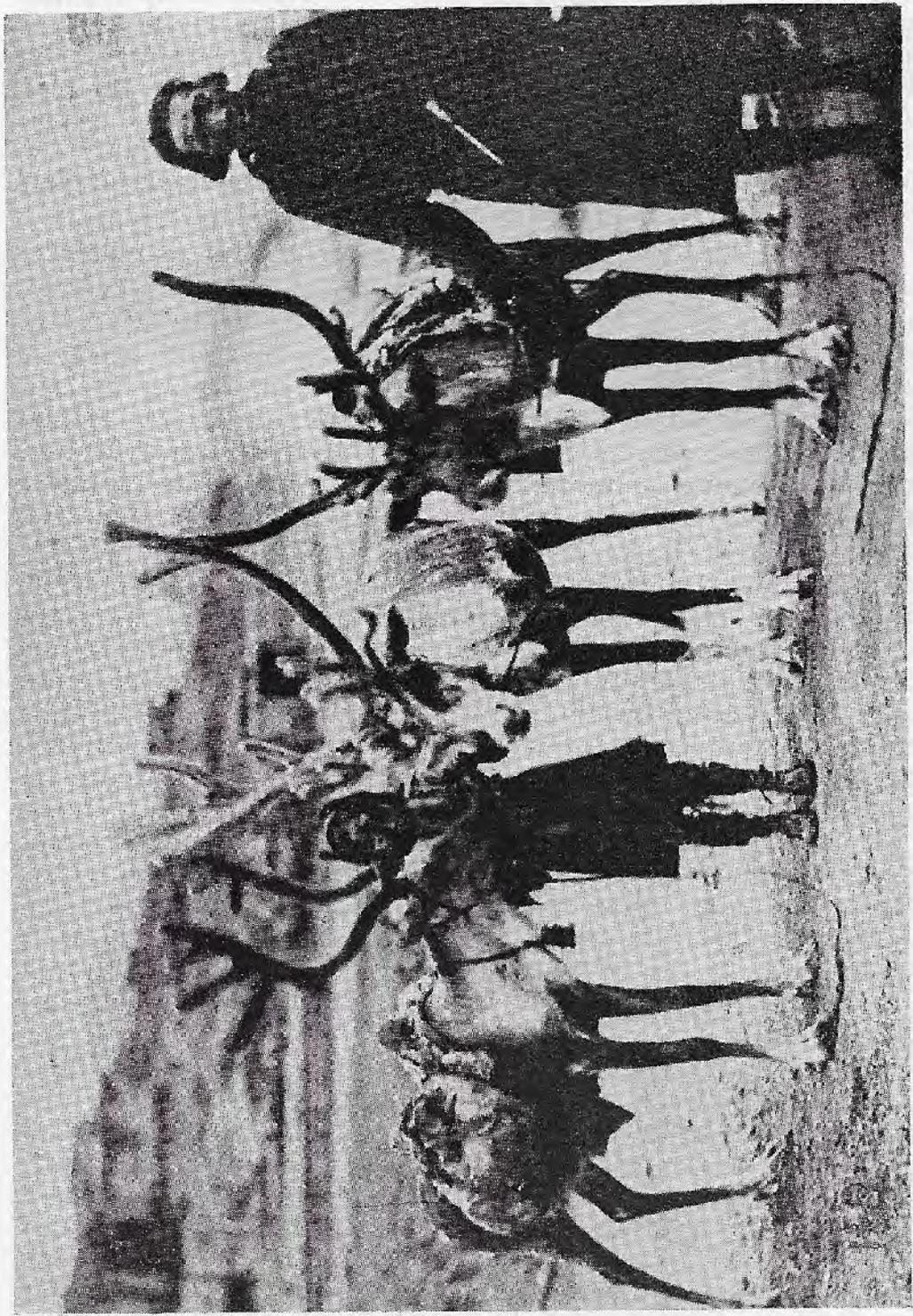
Il obtient alors du gouvernement russe et des directeurs de mines, notamment du général Hall, de nouvelles missions — la France ne le chargeant que de missions officieuses et sans la moindre subvention. En 1882, M. de Basilievski le charge de visiter les mines dont il est propriétaire dans le bassin de la Léna. Il devra parcourir cette contrée en relevant des itinéraires et en rapportant des documents nouveaux. A la fin de l'année, le voilà à Irkoutsk, sur l'Angara, rivière de 1 600 km, émissaire du lac Baïkal et affluent de l'Iénisséï. Cette ville qu'un incendie a ravagée en 1879 est un centre administratif et commercial déjà important à cette époque. Le général gouverneur de la Sibérie orientale y réside. Notre voyageur est chargé d'une mission géologique dans une région montagneuse et inhabitée proche de la Mongolie. Mais il voit beaucoup plus grand et, se mettant en rapport avec le Grand Etat-major russe, il lui présente un projet d'expédition, qu'il organise à ses frais, avec le montant de ses premières économies. Il s'agit de l'expédition Léna-Amour, dont il rêvait depuis longtemps. Ainsi s'amorce son second grand voyage d'exploration.

L'expédition Léna-Amour

Qu'on nous permette de brosser un rapide portrait de l'homme déjà mûr qui s'apprête à affronter les monts Stanovoï : un beau visage, calme et équilibré, orné d'une barbe noire et énergique, qui en impose. On sent, chez cet homme, de la bonne volonté, du courage, de l'autorité, et, en même temps, il paraît bon et généreux. Ce chercheur, ce technicien semble poursuivre on ne sait quel rêve intérieur... A ses qualités de caractère s'ajoutent d'indéniables dons intellectuels : très peu diplomate et même un peu fruste, c'est, avant tout, et bien qu'il ait fait quelques études, un autodidacte, en ce sens qu'il s'est instruit non pas en écolier studieux et attentif, mais au gré de ses préférences et de sa fantaisie, et, en partie, sur le terrain. Il est parvenu à acquérir une réelle compétence en géologie et en géographie, mais en outre, il a su observer les hommes, étudier leurs croyances et leurs coutumes, leurs traits de caractère et leurs techniques. Parlant bien le russe, il s'est efforcé d'apprendre les langues et dialectes de Sibérie, puis le chinois. Il cherchait à comprendre, au sens le plus profond du terme, ses porteurs et guides indigènes. En résumé, curieux de tout, Joseph Martin a allié de façon harmonieuse la positivité du technicien et de l'organisateur à la fantaisie et à l'imagination du visionnaire.

Tel est l'homme qui, dans les derniers mois de l'année 1882, à l'âge de trente-quatre ans, se prépare, à Irkoutsk, à entreprendre le voyage Léna-Amour. Mais pourquoi avoir choisi cet itinéraire ? Certes, il a déjà des connaissances sur le bassin de la Léna et l'expérience du climat et des hommes. Certes, il se sait capable d'effectuer de longs parcours dans les conditions les plus difficiles. Certes, M. de Basilevski l'incite à prospecter les gisements aurifères dans cette vaste région de Transbaïkalie. Mais en outre la contrée est encore à peu près inexploree et, en tout cas, les relevés cartographiques restent à faire : le voyageur rapportera une carte qu'il a dressée à la demande de l'Etat-major russe, qui souhaitait alors se frayer une voie vers l'Extrême-Orient.

Le terrain pourtant n'est pas facile, et, selon le Docteur Hamy, « seul Kropotkine » avait, en 1865, parcouru ce « territoire mamelonné et aride, que coupent les dangereuses fondrières de la *toundra* herbacée et marécageuse ». L'explorateur n'emène des chevaux que pour en éprouver la résistance dans ces conditions particulièrement pénibles où il s'agit de franchir non seulement des fleuves, torrents et marécages, mais aussi des chaînes de montagnes escarpées et enneigées. Martin n'ignorait pas les difficultés de l'entreprise, mais il était fasciné par les zones inconnues ou mal connues — les fameuses *terrae incognitae* — taches blanches des vieux atlas : « L'attrait de l'inconnu me sollicitait », a-t-il lui-même déclaré dans sa conférence du 25 octobre 1887.



Toungouzes avec leurs rennes

Préparatifs

Les préparatifs du voyage, dont la durée prévue était d'une dizaine de mois, ont été sérieux : la caravane, au départ, se composait de 120 rennes, de 18 chevaux, d'une vingtaine de chiens et de vingt personnes. Le matériel représentait un poids de 3 500 à 4 000 kg : outils, armes, matériel de campement et de pêche, vivres (farine, beurre, sel, alcool), poudre et plomb. La viande des animaux de l'escorte, le poisson et le gibier (renne sauvage, élan, ours, etc.) complèteraient l'alimentation.

L'escorte était formée de Yakoutes et de Toungouzes (Evenks), nomades qui se déplaçaient avec femmes et enfants. Ils conduisaient les rennes et les rassemblaient lorsqu'ils s'éloignaient trop du campement. Un Toungouze, qui connaissait la région, servit de guide.

En route, les adultes marchaient à pied. Les enfants étaient attachés sur les rennes, faisant ainsi contrepoids aux sacs de farine et de provisions. La colonne s'étirait sur près d'un kilomètre de longueur.

Joseph Martin note que les hommes qui l'escortent sont de petite taille, au teint jaune, aux cheveux noirs et ne portent, en général, pas de barbe. Mais alors que les Yakoutes ont le visage ovale et les joues pleines, les Toungouzes ont un visage osseux, aux pommettes saillantes. Les Toungouzes ont des rennes et des chevaux. Ils se nourrissent de fruits sauvages, de céréales qu'ils achètent aux Sibériens, de viande de renne, de poisson. Ils habitent des huttes en terre et font office de « rouliers » dans un pays où il n'existe pas, à l'époque, de moyens de transport. Quant aux Yakoutes, mieux adaptés à la civilisation, ils sont cosaques ou charbonniers. Ils sculptent l'ivoire des défenses de mammouths fossilisés et en font commerce à Irkoutsk, où ils vendent également les peaux des renards, des zibelines et des écureuils qu'ils chassent.

L'expédition se met en route...

L'expédition partit de la région des mines. Elle franchit la première chaîne de montagnes à des altitudes de 800 à 1 300 mètres à travers les glaces. La descente fut difficile. Puis il fallut traverser six ou huit chaînons dénudés avec les cours d'eau des vallées intermédiaires : « Il fallait franchir des glaces, des marais, des vallées détrempées, des torrents débordés ; les rennes comme les chevaux s'y abattaient ou bien s'enfonçaient dans les glaces rendues fragiles par le commencement de la saison chaude » (1).

(1) Conférence du 25 octobre 1887, p. 539.

On marche cinq à six heures par jour, avec une halte au milieu de la journée. Les campements sont précaires. La végétation se limite à de la mousse, de telle sorte que les chevaux s'affaiblissent et sont mangés. Le passage des cours d'eau nécessite parfois la construction de radeaux. Les animaux, qui traversent à la nage, sont souvent emportés par le courant.

Un itinéraire difficile

L'itinéraire suivait la vallée de l'Olekma, affluent de la rive droite de la Léna, mais il était parallèle au cours du Vitim. Il longeait ensuite la vallée marécageuse de la Jouia, affluent de la Tscharra, et, par elle, de l'Olekma, et les crêtes d'un premier massif, pour parvenir au lac Nitschatka. Ce lac, alimenté par de hauts massifs couronnés de glaciers et long de dix à quinze kilomètres, se déverse, à l'est, dans le Tscharra. Il est très poissonneux, et ses abords, fort pittoresques, offrent une végétation plus abondante. Le campement s'installe : la troupe prend du repos, refait ses forces ; les hommes réparent leurs chaussures et leurs effets, les animaux ne manquent pas de nourriture. Quant à Joseph Martin, juché sur un frêle esquif en écorce de bouleau, il effectue des sondages au milieu du lac. Soudain, une bourrasque : « Je crus un moment que mon voyage allait s'achever de façon dramatique ! » dit-il. La profondeur de ce lac atteignait 150 mètres.

Après ce court répit, la troupe se remet en marche en direction du sud-ouest. La vallée du Vitim et celle de la Tscharra ne sont séparées que par une étroite ligne de faite, qui fut franchie à une altitude de 2 500 à 3 000 m. Le versant nord du massif est couvert de glaciers dont les crevasses rendent le passage difficile. La flore, en ce lieu, est typiquement alpestre, et, par endroits, l'herbe est assez touffue. Notre collectionneur recueille quelques échantillons. Au sortir de ces glaciers, la colonne rencontre six ou sept ours de belle taille : deux Toungouzes furent blessés et plusieurs chiens périrent au cours de l'affrontement, mais les deux ours mis à mort vinrent enrichir les menus. Lors du passage de la ligne de faite, l'un des Toungouzes perdit la vie en tombant dans une crevasse. Le professeur Préobrajenski, qui dirige la Société de Géographie de Moscou, et qui a exploré la région (monts Kadar) il y a quelques années met en doute le récit de Joseph Martin sur ce point, mais il n'est pas impossible que l'importance du glacier ait diminué sensiblement en quatre-vingts ans. Le mort fut enseveli dans un trou de rocher, sous des pierres et des branchages. La cérémonie funèbre se déroula selon le rite chamannique : « Le Toungouze qui officia, revêtu des insignes des chamans, se livra à toutes les invocations d'usage. » (*ibid.*, p. 542).



Cérémonie chamanique

Passé le lac Nitschatka, de nouveaux problèmes vont surgir : le guide Toungouze ne connaît plus la région. En outre, l'un des membres de l'escorte étant devenu fou du fait des épreuves et de la fatigue, Joseph Martin dut le confier à des chasseurs toungouzes qu'il avait rencontrés.

L'expédition longea la vallée de la Tscharra pendant 25 jours. Les animaux trouvaient à s'alimenter, mais la progression en était ralentie. Les rennes furent attaqués par de petits loups noirs particulièrement féroces qui en enlevèrent plusieurs. La chair du « mouton des rochers » (kamenni baran) vint améliorer l'ordinaire ; des martes zibelines à la fourrure soyeuse furent capturées.

La région des lacs

Au sortir de la vallée de la Tscharra, la ligne de partage entre Vitim et Olekma fut de nouveau traversée, mais sur le versant qui incline vers le Vitim. On arriva sur un plateau où les schistes succèdent aux terrains granitiques, et où l'on découvre une série de lacs, dont le plus important est le lac Amadisse.

C'est à ce moment-là que Joseph Martin s'aperçut que ses collections minéralogiques « fondaient » littéralement en cours de route. Il en fit la remarque aux porteurs qui reconnurent les avoir jetées et lui donnèrent à entendre qu'ils le considéraient comme fou de recueillir des « pierres sauvages », vu qu'il en trouverait autant qu'il en désirerait sur les bords du fleuve Amour.

C'est à ce moment-là aussi qu'une femme toungouze mit au monde un enfant, qui, ainsi que sa mère, supporta admirablement le reste de la campagne : « Je dois faire observer — note le narrateur — que tous les enfants arrivèrent sains et saufs au terme du voyage » (p. 545).

Du lac Amadisse, la petite troupe se dirige vers le plateau du Kalar. Ce lac se déverse dans le Vitim (rive droite). La marche fut entravée pendant dix jours par des cours d'eau affluents du Vitim par l'intermédiaire du Kalar.

Et il fallut franchir un nouveau chaînon de montagnes pour accéder au plateau. Aux pluies succède la neige : nous sommes au mois d'août de 1883. Il n'y a pas d'automne dans ces régions : l'hiver peut se manifester, sans transition, entre le 15 août et le 1^{er} septembre. Les Toungouzes, redoutant les intempéries, menacent de faire défection. Joseph Martin est, en outre, contraint de sacrifier son cheval, à bout de forces.

En explorant le plateau très marécageux qui domine le Kalar, l'explorateur découvrit deux petits lacs au contour circulaire, à une altitude d'environ 1 000 m. Chacun d'eux donne naissance à

un cours d'eau tributaire du Kalar. Ces lacs sont, à l'est, bordés de montagnes. Par un étranglement de ces montagnes, qui se resserrent dans l'ouest, les eaux s'échappent en rapides dans la direction du Kalar. L'un de ces lacs se nommait Dwajang ; l'autre ne portait aucun nom. L'explorateur, qui était le premier à le visiter, lui attribuera plus tard le nom de lac Martin. Il n'en a pas gardé un souvenir enchanteur, les environs étant tristes comme la toundra. Toutefois, il note que les plateaux schisteux qui s'étendent du lac Amadisse au lac Martin renferment très probablement du fer, du cuivre, du charbon et du plomb. Si le lac Martin semble, selon le professeur Préobrajenski, s'être évaporé sans avoir laissé de traces, par contre les « intuitions » géologiques du Français paraissent se confirmer et la construction en cours du BAM (doublement au nord du transsibérien) devrait faciliter l'exploitation de ces richesses minières d'accès difficile jusqu'à maintenant.

Au sud-ouest des lacs précités, quittant pour la seconde fois le bassin du Vitim, la petite troupe rejoint la vallée de l'Olekma et passe ainsi d'un climat septentrional, avec toundra, marais, mélèzes et bouleaux, à un climat méridional, avec une végétation plus abondante, de l'herbe, une température plus clémente et un paysage plus riant. Le sol se raffermi, les pentes sont moins raides, les marches moins pénibles. Cependant, les Toungouzes sont fatigués, ils redoutent l'hiver qui approche et refusent de se diriger vers le sud-est : Joseph Martin ne pourra pas réaliser son projet intégralement :

Les Monts Stanovoï

« Après six mois de marche, l'expédition se trouvait enfin au pied des Stanovoï qui avait été l'un des buts les plus désirés du voyage. Il entraînait dans mes projets de les aborder beaucoup plus au nord et de les franchir à la hauteur des sources de l'Aldan, pour retomber sur la Zéa, mais l'insubordination et l'entêtement des Toungouzes m'avaient obligé à infléchir mon itinéraire vers le sud au lieu de le continuer vers l'est. » (p. 548).

Les Monts Stanovoï ne seront donc pas franchis, mais longés. Au pied nord des Stanovoï coule, parallèlement à l'Olekma, le Tunguir affluent de la rive droite. Une ligne de faite de 1 200 m d'altitude sépare les deux vallées. Celle du Tunguir est à 600 m. Quel est l'aspect du massif des Stanovoï sous l'angle où il est ici abordé ? Ce sont des montagnes aux formes arrondies, couvertes de mélèzes et de bouleaux, d'où jaillissent quelques pics enneigés de 1 300 à 1 500 m d'altitude. L'obstacle qu'elles présentent dans ce secteur est donc moins important que la ligne de partage Vitim-Olekma. Toutefois, la neige était déjà si abondante que les

rennes s'y enfonçaient jusqu'au poitrail. Il fallut fabriquer des traîneaux très légers et y atteler les 90 rennes survivants. Il fallut aussi fabriquer des raquettes à neige. On avançait à la boussole et aussi rapidement que possible. Les Toungouzes menaçaient à nouveau de « désertier » et, pour ranimer leur courage, l'explorateur leur décrivait les charmes de la vallée tempérée et giboyeuse du fleuve Amour.

Au point de passage, les Stanovoï se présentaient sous l'aspect de chaînons parallèles. L'épaisseur de la neige atteignant un mètre, la traversée dura trois « longs » jours.

L'expédition déboucha alors dans la vallée d'un des plus hauts affluents de l'Amour. La neige déjà y était moins épaisse. Les rennes pouvaient enfin brouter quelques lichens et les hommes prendre un peu de repos. C'est à ce moment-là qu'éclata une véritable tempête de neige qui contraria derechef la progression de la colonne. Cette tempête dura deux jours.

La fin du parcours suivit la rive gauche de l'Amazar, affluent de l'Amour. Il fallut franchir de multiples cours d'eau, soit à gué, soit sur des radeaux de fortune, et, en cette saison, les caux étaient glacées.

En novembre 1883, neuf mois après avoir quitté la région des mines, Joseph Martin parvint aux rives de l'Amour, à une cinquantaine de kilomètres d'Albazine.

Mais, n'y trouvant pas, comme il l'espérait, le remboursement de ses frais de voyage, il ne put réaliser son projet : visiter les mines d'or de la Zéa et pousser jusqu'à Yakoutsk en effectuant une seconde traversée des monts Stanovoï et en recoupant tous les affluents de l'Aldan. Contraint de licencier son escorte, il ne garda avec lui qu'un seul Toungouze, particulièrement dévoué, et l'unique chien survivant.

Le Viennois prit huit jours de repos à Albazine, puis se rendit aux mines d'or de Kara, mines du Cabinet de Sa Majesté l'Empereur, où, précise-t-il, « j'étais assuré de trouver la meilleure réception » (p. 551). Il s'y reposa pendant deux mois.

Autres voyages en Transbaïkalie

Au début de l'année 1884, il regagna Irkoutsk, où il fut accueilli par le général Anouchine, gouverneur de la Sibérie orientale. Il fit le récit de ses aventures devant la Section sibérienne de la Société Impériale de Géographie de Russie réunie en séance spéciale.

Dès le printemps de la même année, l'un de ses protecteurs, M. de Baranowski, l'encourage à repartir en Transbaïkalie, sur les frontières de la Mongolie, afin de visiter la région minière. Cette

région, voisine des steppes mongoles, a un sol noir et fertile, de riches récoltes et d'immenses troupeaux. On y trouve chevreuils et antilopes : « A vrai dire, note le voyageur, cette excursion me fit, par contraste, l'effet d'un voyage d'agrément. » (p. 551). Et il ajoute : « Les villages, peuplés de paysans cosaques, y sont nombreux et fort bien tenus ». Il visite les mines d'or de la région de l'Onon, les plus méridionales des mines sibériennes alors en exploitation. Après un séjour d'un mois et demi, il se rend plus à l'est pour prendre la mesure des richesses minières qui se trouvent entre l'Argoun et la Chilka : or, argent, pierres précieuses, sel, eaux thermales, etc. Puis, descendant le cours de l'Onon et celui de l'Argoun, il revient à Albazine pendant l'été de 1884.

Fasciné par les monts Stanovoï, il quitte bientôt les bords de l'Amour pour en longer le versant méridional. Le relief de la haute-Zéa lui rappelle celui du haut-Olekma : des croupes arrondies, quelques pics en pain de sucre, une altitude de 1 000 à 1 500 m : « La marche au pied des Stanovoï — écrit l'infatigable voyageur — fut rendue excessivement pénible par un terrain de toundras tout infiltré d'eau, recouvert de mousse et dans lequel une perche de plusieurs mètres s'enfonçait comme dans une vase molle. » (p. 552). Son but était les mines Sabachnikov, sur la Zéa. La haute vallée de ce cours d'eau est montagneuse, très pittoresque et couverte de belles forêts. Des vestiges de civilisation yakoute ou mandchoue se trouvent dans des tumulus. La vallée inférieure est extrêmement large et fertile. Joseph Martin a relevé ainsi un itinéraire de près de 1 000 km, rejoignant l'Amour à Blagovetchensk, sur la frontière de la Mandchourie.

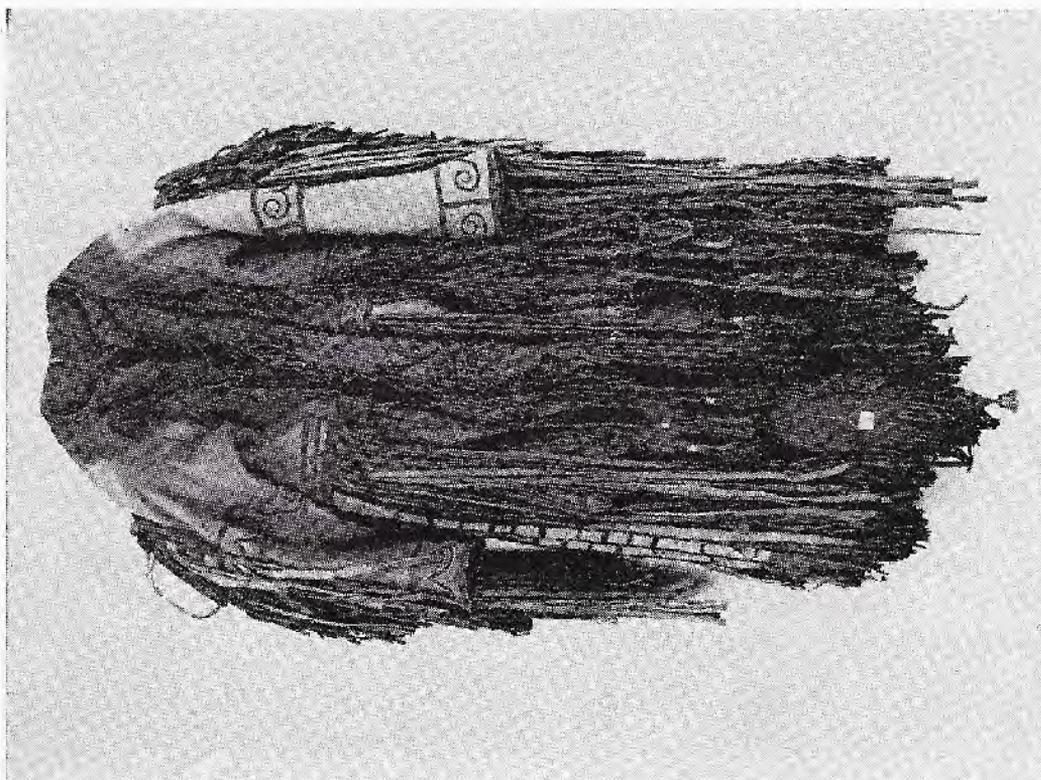
Descendant ensuite ce fleuve, il fait des incursions en territoire mandchou, l'une en direction de Tsitsikar, l'autre sur la Soungai, puis il gagne les pêcheries de Nikolaïevsk, bien loin vers le nord.

Remontant enfin l'Amour et l'Oussouri, il rejoint, par le lac Khanka, la ville de Vladivostok (au début de 1885). Il y séjourne quelques mois et en profite pour visiter des mines exploitées autrefois par les Chinois. Il longe les côtes orientales de la Corée et débarque au Japon. Il y demeure plusieurs mois, se rendant dans les villes les plus importantes.

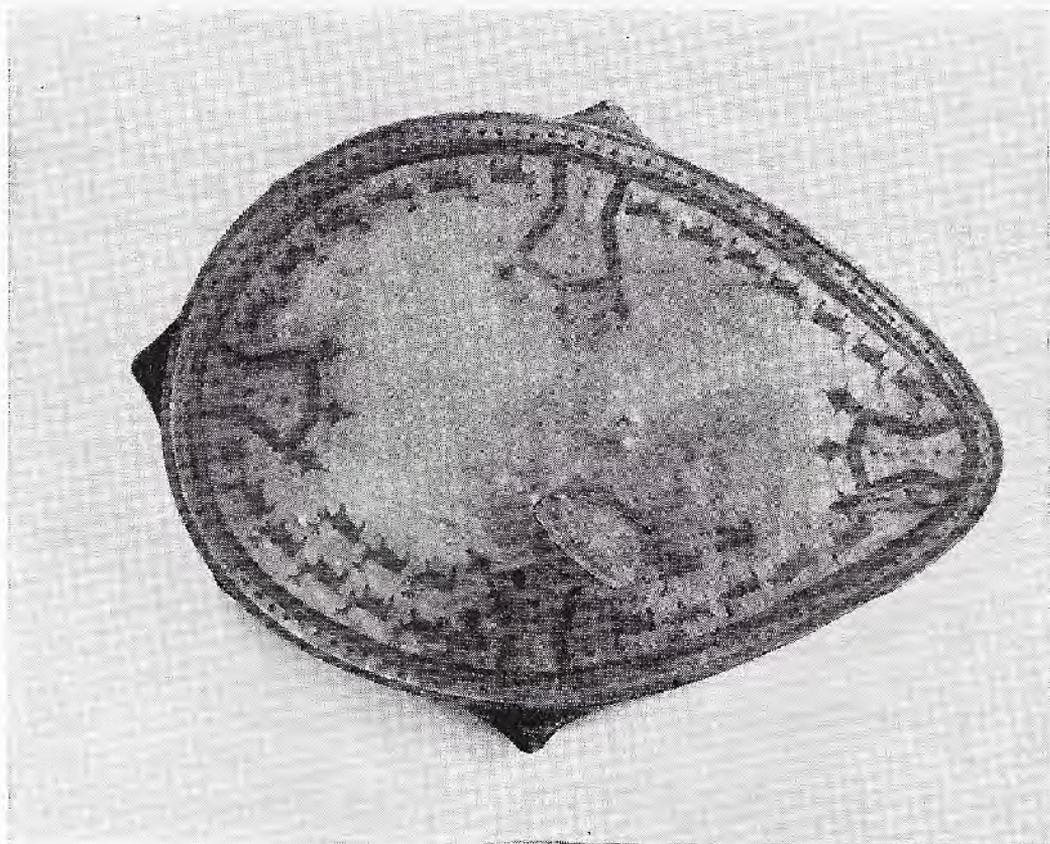
Après quoi il s'embarque pour l'Europe, fait escale à Kélung, aux Pescadores — où il rencontre la flotte de l'Amiral Courbet —, au Tonkin, à Saïgon, à Port-Saïd et à Odessa, d'où il regagne — au début de 1886 — Saint-Pétersbourg, qu'il a quitté quatre ans plus tôt.

Bilan

Joseph Martin évalue lui-même à 35 000 le nombre de kilomètres qu'il a parcourus durant cette période, de la Mer Baltique



Costume chamanique



Tambour chamanique toungouze du Stanovoï

au Japon : 3 500 à pied, 4 000 à cheval ou à dos de chameau, 4 500 en tarantass ou en traîneau, 23 000 en chemin de fer ou en bateau à vapeur.

Il dresse lui-même ce bilan :

- 1) observations météorologiques sur la Sibérie ;
- 2) collections ethnographiques remises au Musée du Trocadéro ;
- 3) échantillons géologiques et renseignements pour une carte géographique de la Sibérie ;
- 4) échantillons de la faune et de la flore remis aux Musées de Paris et de Lyon ;
- 5) relevé à la boussole des itinéraires parcourus.

« En résumé, conclut Joseph Martin, j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour rendre service à la science. » (p. 554).

S'il rend hommage aux autorités russes et à ses divers amis, ainsi qu'aux diplomates français en poste au Japon et surtout à Saint-Petersbourg, il se plaint par contre de l'ingratitude du gouvernement français qui ne lui a même pas accordé, comme à d'autres explorateurs, « le remboursement des frais de transport, si onéreux, des nombreuses collections qu'il a si généreusement données au Musée du Trocadéro, au Museum et au Musée de Lyon. »

Il a reçu les récompenses suivantes :

- 1) médaille d'or de la Société impériale d'Anthropologie et d'ethnographie de Moscou ;
- 2) croix des ordres de Sainte-Anne et de Saint-Stanislas ;
- 3) médaille d'or de la Société de Géographie de Paris et de celle de Lyon ;
- 4) diplôme de membre titulaire honoraire à vie de la Société de Géographie de Lyon, titre décerné pour la première fois ;
- 5) diplôme de membre correspondant de la Société de Géographie d'Anvers.

Quant au si dévoué Toungouze Boris, il a reçu une médaille d'or de l'Empereur de Russie, ainsi qu'une médaille de première classe pour acte de dévouement du Ministre de l'Intérieur, à la demande du Ministre de l'Instruction publique.

Séjour en France

Joseph Martin séjourne six mois en France en 1887. Il fait une visite à sa ville natale, à laquelle — disait-il à sa famille — il entendait faire don des collections qu'il rapporterait de son prochain voyage. Car, bien que déjà fort éprouvé par la fatigue et les fièvres, il n'hésite pas à dresser, à l'âge de trente-neuf ans, les plans de son ultime expédition : il désirait, après avoir traversé la grande boucle du Fleuve Jaune, suivre le chemin de Marco Polo (1254-1323), explorer le Kou-kou-Nor et atteindre Lhassa, capitale du Thibet. Il comptait regagner l'Europe par le Turkestan russe, selon l'itinéraire qu'empruntera, quelques années plus tard, le Suédois Sven Hedin (1865-1952). Il s'initie au chinois et aux dialectes tibétains. Il fait des conférences à Paris et à Lyon (le 25 octobre 1887) où il reçoit quelques subsides et des missions de la Chambre de Commerce. Mais hélas ! il ne pourra jamais atteindre Lhassa et réaliser son rêve, qui était celui de beaucoup d'explorateurs à cette époque. Le manque de moyens et d'appuis, l'épuisement et la maladie viendront à bout de cet homme qu'aucun obstacle n'arrêtait. Il parviendra à traverser la Chine d'est en ouest, mais ce sera là son dernier voyage.

Conclusion : les mérites de l'explorateur

Il est un point sur lequel il nous semble utile d'insister : Joseph Martin semble avoir été l'un des pionniers de l'ethnographie moderne. En effet, non seulement il a saisi l'intérêt que présentait le chamanisme sibérien et rapporté de nombreux objets chamaniques, dont un tambour originaire de la vallée de la Zéa et un costume sur lesquels travaillait la regrettée Mme Falk, directrice du département de Sibérie au Musée de l'Homme, mais il s'est intéressé aux objets les plus simples de la vie quotidienne : peignes, chaussures et bottes, sacs, haches, patins à neige, gants, plastrons, bas, couteaux, cuillers, tabatières, gobelets, écuelles, cannes, traîneaux, instruments aratoires, carquois, filets, etc.

A cette époque, les spécialistes étudiaient les croyances des « peuplades primitives », mais n'accordaient pas beaucoup d'attention aux techniques et à la vie matérielle des « non civilisés ».

Mettons donc à l'actif de notre compatriote le soin qu'il a apporté à regarder vivre les hommes. Son souci de l'homme ne va pas à l'exotisme, au goût du pittoresque, puisqu'il s'interroge sur les déportés qu'il voit travailler dans les mines, sur les ressources des ouvriers mineurs, sur le mode de vie des Yakoutes et des Toungouzes. Il observe ses semblables, de quelque race qu'ils soient, avec le même œil sympathique. Dans l'ensemble, ses rapports avec les populations indigènes paraissent avoir été bons

à une époque où cela n'allait pas de soi, et où le mépris et la morgue des « civilisés » vis-à-vis des « primitifs » étaient encore de règle.

Cet homme au regard un peu triste et songeur n'était pas seulement curieux et passionné d'aventures, c'était aussi une nature généreuse.

N'en perdons pas le souvenir.

POUR LA MAISON DES MORTS

par Fernand Ruy

Dimanche 12 mars 1876. A Saint-Petersbourg, sur les bords du canal Vassilievski, une petite troupe de la Narodnaïa Volia, la Ligue (ou le Libéré) du Peuple, pousse le passage du front Alexandre II. Le cortège apparaît, une première explosion — le tout est suivi, une seconde bombe — cette fois il est atteint matériellement. La cortège tentent de réagir à ce qui. La même on va élever le cathédrale de la Résurrection sur le front.

Cette minute, écrit Vera Tsigou, raconte l'horreur des prisons et des salles des violences et des crimes subies par des centaines et des milliers des autres, cette minute raconte le sort de nos martyrs, cette minute raconte tout ! Un jour, un jour tombait de nos épaules, la Russie allait prendre fin, la rénovation de la Russie allait commencer. (1)

L'assassinat d'Alexandre II fut le point culminant d'une vague d'agitation révolutionnaire et de répression qui dura pendant des années. La manifestation du 9 décembre 1876 devant le cathédrale de Kazan fut la première manifestation dans la rue à Saint-Petersbourg. P. Khramov y prit la parole. Un drapeau rouge déployé portait la devise Zemlia i Volia, Terre et Liberté. Quarante-neuf personnes furent arrêtées. Le procès de cette affaire eut lieu en janvier 1877 et termina par de lourdes condamnations à la prison et à la déportation en Sibérie. Il fut suivi en février de celui des cinquante (20 février - 10 mars), au cours de celui des cent quatre-vingt-trois qui se prolonga jusqu'en janvier 1878. Le 24 janvier, Vera Zassoulitch courut le risque des attentats en tirant sur le général Trepov, le jour même le 31 mars, d'annoncer, une station dans l'organisation Zemlia i Volia, aboutit à la création de la Narodnaïa Volia, qui gagna un assez grand nombre d'intellectuels, d'étudiants et d'ouvriers et s'installa

(1) M. Vera Tsigou, *Journal d'une révolutionnaire*. Traduit du russe par Vera Tsigou et par Jacques Ruy. Paris, 1911, p. 162.

EN ROUTE POUR LA « MAISON DES MORTS »

par Fernand RUDE

Dimanche 1^{er} mars 1881. A Saint-Pétersbourg, sur les bords du canal Ekaterininski, une petite équipe de la *Narodnaïa Volia*, la *Volonté* (ou la *Liberté*) du Peuple, guette le passage du tsar Alexandre II. Le carrosse apparaît. Une première explosion : le tsar est sauf ; une seconde bombe : cette fois, il est atteint mortellement. La septième tentative de régicide a réussi. Là même où va s'élever la cathédrale de la Résurrection sur le Sang.

« Cette minute, écrit Vera Figner, rachetait l'horreur des prisons et des exils, des violences et des cruautés subies par des centaines et des milliers des nôtres, cette minute rachetait le sang de nos martyrs, cette minute rachetait tout ! Un lourd fardeau tombait de nos épaules, la réaction allait prendre fin, la rénovation de la Russie allait commencer » (1).

L'exécution d'Alexandre II était le point culminant d'une vague d'agitation révolutionnaire et de répression qui montait depuis cinq ans déjà. La manifestation du 6 décembre 1876 devant la cathédrale de Kazan avait été la première manifestation dans la rue à Saint-Pétersbourg. Plékhanov y prit la parole. Un drapeau rouge déployé portait la devise *Zemlia i Volia Terre et Liberté*. Trente-cinq manifestants arrêtés. Le procès de cette affaire en janvier 1877 se termine par de lourdes condamnations à la prison et à la déportation en Sibérie. Il est suivi en février de celui des cinquante (20 février - 16 mars), en octobre de celui des cent quatre-vingt-treize qui se prolonge jusqu'en janvier 1878. Le 24 janvier, Vera Zassoulitch ouvre la série des attentats en tirant sur le général Trepov ; le jury l'acquitte le 31 mars. L'année suivante, une scission dans l'organisation *Zemlia i Volia* aboutit à la création de la *Narodnaïa Volia*, qui gagne un assez grand nombre d'intellectuels, d'étudiants et d'ouvriers et s'introduit

(1) Vera FIGNER. *Mémoires d'une révolutionnaire*. Traduit du russe par Victor SERGE et par Jeanne RUDE. Paris, 1973, p. 142.

même dans l'armée. Le Comité exécutif de ce nouveau parti révolutionnaire décide le suprême recours au terrorisme et se donne pour tâche première de décapiter l'autocratie.

« Mais chaque action, écrit encore Vera Figner, entraînait une oppression accrue qui entretenait à son tour des ripostes plus graves. Vers 1880, toute la politique intérieure de la Russie, toute la vie intérieure du pays se réduit à la lutte contre la sédition. Des généraux-gouverneurs sont nommés, les tribunaux militaires, l'*Okhrana* (Sûreté de l'Etat), les exécutions entrent en jeu ; la série des attentats à la vie du tsar s'ouvre en même temps. Et tandis que le pouvoir emploie toutes ses ressources extraordinaires à combattre le mal, ni les baïonnettes, ni les gardes du corps, ni les mouchards, ni les fonds du trésor, rien n'empêchera le maître de 80 millions d'hommes de tomber sous les coups d'un révolutionnaire » (2).

Encore plus féroce la répression qui a suivi l'attentat du 1^{er} mars. Le 3 avril, cinq régicides sont pendus : Ryssakov, Mikhaïlov, Kibaltchiche, Jéliabov et Pérovskaja, la première femme exécutée en Russie à l'époque moderne pour un acte politique.

Le meurtre du tsar et la pendaison des régicides firent sensation dans toute l'Europe. Le 11 avril 1881, Marx écrivait à sa fille aînée Jenny Longuet que la terreur était « une forme d'action historiquement inévitable » et que les militants révolutionnaires russes étaient « des hommes extrêmement habiles et simplement, positivement héroïques, sans phrases mélodramatiques ».

Mais la réaction redoublait de vigueur. « Après le régicide du 1^{er} mars 1881, écrit le général Alexandre Spiridovitch (devenu le chef de la sûreté personnelle du tsar Nicolas II), les méthodes du travail de la police politique furent perfectionnées et les persécutions systématiques des révolutionnaires commencèrent partout ; dès le début du règne d'Alexandre III, une réaction gagna tout le pays » (3).

Au terrorisme répondait une véritable terreur blanche. Avec pour conséquence la décomposition de la *Volonté du Peuple*.

Dans la préface pour la deuxième édition russe du *Manifeste communiste*, Marx et Engels écrivaient encore avec optimisme : « Aujourd'hui le tsar se morfond à Gatchina où il est prisonnier de la révolution ; et la Russie forme l'avant-garde du mouvement révolutionnaire de l'Europe » (21 janvier 1882).

En fait, le Comité exécutif de la *Narodnaïa Volia* était à peu près anéanti. Quelques-uns de ses membres avaient passé la fron-

(2) *Ibid.*, p. 150.

(3) Alexandre SPIRIDOVITCH. *Histoire du Terrorisme russe. 1886-1917*. Paris, 1930, p. 11.

tière. Vera Figner, devenue la seule représentante du Comité en Russie, faisait figure de chef de parti. Dans la débâcle, elle s'efforçait de renouer les fils rompus, de maintenir l'activité militante.

C'est à ce moment que Joseph Martin, en route pour la Sibérie, rencontre un convoi de condamnés au baign, parmi lesquels plusieurs déportés politiques.

Né le 15 août 1848, Joseph-Napoléon Martin allait atteindre 34 ans. Après la défaite de 1871 (il avait fait campagne dans l'armée de la Loire avec les Turcos, et, blessé au genou, avait été soigné à Grenoble), il avait décidé de s'expatrier. Sans doute avait-il peine à trouver une situation en France : autodidacte, son instruction, poussée sur certains points, présentait des lacunes sur de nombreux autres. Ancien élève d'une école d'agriculture, il se place comme jardinier, en Suisse d'abord, puis en Russie où, lors de la guerre russo-turque de 1877, il contribue à l'organisation d'ambulances à Plevna, sur le bas-Danube. La guerre terminée, il voyage dans toute la Russie d'Europe, arrive à Iekaterinenbourg (aujourd'hui Sverdlovsk) dans l'Oural.

A Paris, il avait fréquenté, comme auditeur libre, les cours de l'École des Mines et s'était passionné pour la géologie et la minéralogie. Le directeur de l'École, Auguste Daubrée, s'était intéressé à lui et l'avait recommandé à l'ambassadeur de France et aux directeurs des grandes compagnies minières russes, tel Baranovski. C'était lui ouvrir les portes de la Sibérie qu'il va parcourir jusqu'aux territoires d'Extrême-Orient.

Profondément patriote et fort attaché, semble-t-il, à nos institutions, Joseph Martin, tout occupé d'explorations géographiques, géologiques et ethnographiques, ne paraît guère s'être intéressé à la politique. Ses correspondants en France sont de tous bords. L'historien lyonnais André Steycert était royaliste. Et, en Russie, il ne voulut sans doute pas se départir de la neutralité d'usage pour un étranger dans le pays qui l'accueille. Pourtant, le récit de sa rencontre avec des nihilistes condamnés dénote, on le verra, une certaine sympathie.

Sur l'itinéraire sibérien, par Tobolsk, Omsk, Tomsk, avaient passé en 1826 les convois des Décembristes, en 1850, ceux des Petrachevtsi, parmi lesquels Dostoïevski, en 1857 Bakounine, en 1864 Tchernychevski ; en 1882, les Populistes de la *Narodnaïa Volia* empruntaient à leur tour la route pour la « Maison des Morts ».

SOUVENIRS INÉDITS

par Joseph MARTIN

En 1882, j'avais eu l'occasion de faire bien des connaissances, mais en voici une qui ne manquera pas d'intérêt.

J'avais avec moi comme compagne de voyage une jeune femme qui allait rejoindre un de ses parents employé à Irkoutsk et c'est principalement sur la route de Tomsk à Irkoutsk que se fait la plus grande partie de la route en tarantass. J'avais pris à Kansk un officier comme compagnon de route, mais j'avais un grand tarantass. Le soir que nous faisons nos préparatifs de départ, une jeune personne vint nous demander si nous ne voulions pas la prendre avec nous, pour aller jusqu'à Irkoutsk. Nous acceptâmes plutôt pour lui rendre service, car l'on voyait bien qu'elle allait à l'économie et, comme nous n'avions que fort peu de bagages, nous n'avions pas à craindre l'encombrement. Je devais à M. de Baranovski d'avoir obtenu un excellent tarantass de la compagnie Sabachnikoff et je crois que mes deux compagnons sont comme moi, jamais je n'ai eu une meilleure voiture.

Lorsque l'on se mit en route, la dame occupait une place entre nous deux. Mon camarade s'intriguait du voyage de notre compagne qui paraissait assez triste. Comme il arrivait assez souvent que nous rencontrions des condamnés en marche, elle s'attristait sur leur sort et lorsque l'on parlait sur la Sibérie, le voyage et la vie en général de ces malheureux. Elle paraissait maîtriser une certaine répugnance pour tout ce qui touchait à l'autorité ; et souvent elle me questionnait sur la France, nos institutions républicaines ; mais elle hasardait assez rarement des comparaisons avec les lois russes et l'administration. Ce qui était très drôle, c'est que l'on ne pouvait pas obtenir son nom et lorsqu'on le lui demandait : — Qu'en ferez-vous de mon nom, si même je vous le dis ? Appelez-moi comme on le fait ordinairement, Marie Alexandrovna ! Et, les yeux baissés, elle semblait garder un profond silence, qui gênait fort mon compagnon. Un jour il était si mal à son aise qu'il allait jusqu'à me proposer de me laisser avec cette mystérieuse femme. — Mais que trouvez-vous donc d'extraordinaire, lui demandais-je ? Si cette femme a son mari à Irkoutsk, ce n'est pas la seule qui vient ainsi en

Sibérie ! Mais, malgré toutes mes observations, je ne pus lui faire entendre raison. — Comment, dit-il, Marie Alexandrovna n'a pas 26 ans, elle est jolie, très fine ; elle a beaucoup de savoir-faire, elle raisonne sur toutes les questions avec beaucoup de tact ; elle paraît n'avoir aucune opinion ; mais elle a une étrange façon de vous regarder avec ses grands yeux noirs, parfois brillants, parfois très doux. Enfin mon compagnon voyait dans elle un mystère. Au fait, il mit bientôt de côté ses réflexions.

Un soir que nous venions de prendre le thé, j'avais remarqué que mon gaillard faisait ample politesse à notre compagne ; et cette cour se continua. J'allais m'endormir, il faisait un peu d'air et les chevaux marchaient à fond de train, lorsque Marie Alexandrovna, d'un ton brusque, dit à l'officier : — Vous me gênez avec vos pieds. Mais il dormait, le pauvre ! et se tournant vers moi : — Il tient toute la place, dit-elle, et se rapprochant plus près de moi : — Voilà ; maintenant, qu'il dorme tranquille. Il faisait assez chaud pour ne pas être trop serré. J'allais m'endormir lorsque tout à coup ma compagne s'écria de nouveau : — Mettez donc vos pieds ailleurs ; et le voilà avec ses mains ! mais gardez-les pour vous, vos mains, dit-elle furieuse à l'officier qui ronflait et faisait semblant d'être plongé dans un profond sommeil. — Non, dit-elle, c'est assez ; et se levant, elle alla s'asseoir à côté du cocher, malgré mes instances. L'officier ronflait toujours. Cependant l'on ne tarda pas d'arriver à la station.

A peine étions-nous arrivés que Marie Alexandrovna disparut et, comme il fallait attendre trois heures pour avoir des chevaux, nous songeâmes de partir de grand matin seulement. L'officier et moi nous prenions de nouveau le thé en mangeant un peu de soupe que nous avions commandée lorsque vint une jeune personne, demandant Marie Alexandrovna. Elle paraissait avoir de vingt-cinq à vingt-huit ans, portait les cheveux relevés sur le front et coupés derrière ; une mise très simple et parlant toujours les deux mains sur les hanches ; son teint fortement bronzé, les yeux gris très encadrés dans un cercle noir ; son regard très fixe donnait une étrangeté à son allure.

L'officier lui offrit de s'asseoir et de prendre un verre de thé. — Merci, dit-elle, je ne fais qu'en prendre toute la journée. Je lui offris une cigarette, comme pour tuer le temps. — Merci, me répondit-elle, je ne fais que fumer toute la journée ; et, se reprenant : — Eh bien, oui, je fumerai ; et, s'approchant de moi, elle allumait sa cigarette à la mienne. Après avoir jeté quelques bouffées de fumée en l'air en regardant le plafond : Vous êtes Arménien, me dit-elle ? Peut-être bien, répondis-je sans me déconcerter ni m'étonner que cela puisse tant l'intéresser.

— J'aime beaucoup l'étranger. Lorsque j'étais toute petite, ma mère me fit faire un voyage à Paris et je revins en Russie en

passant par l'Italie ; puis, se reprenant : — Vous n'êtes pas Russe, Monsieur ?

J'allais lui répondre lorsque, se levant brusquement, elle mit un pied sur la chaise, une main sur la hanche et tenant de l'autre sa cigarette ; elle continuait dans cette étrange pose à envoyer des bouffées de fumée en regardant le plafond.

Mon compagnon me regardait silencieusement et ne sachant plus ce que cela voulait dire ; et j'avoue que pour mon compte, je n'y comprenais rien.

Quelle pouvait bien être encore cette jeune femme dont les regards se fixaient, tantôt sur l'officier et tantôt sur moi, avec une sorte de dédain et de moquerie qui semblait braver la politesse et la pudcur chez une femme. L'on faisait depuis quelques instants le silence ; le samovar bouillait, laissant échapper un bruit, je ne sais quoi d'étrange comme une sorte de sifflement, un air mélancolique qui paraissait s'éteindre pour recommencer ensuite.

Ah ! dit-elle tout à coup en fixant les yeux sur la table : — Vous êtes libres et vous pouvez aller où cela vous plaît ! — Mais vous n'êtes donc pas libre, dit l'officier à la jeune femme, que vous paraissez si triste. — Moi, reprit-elle avec vanité, je ne suis pas triste ; je ne me plains pas ; il y en a qui souffrent bien plus que moi ; et, éclairant une nouvelle cigarette et marchant en long et en large de l'appartement et s'arrêtant devant l'image sainte où brillait une veilleuse, elle se prit d'un rire moqueur et changea subitement de physionomie lorsque ses regards se portèrent sur le portrait de l'Empereur Alexandre II non loin de la veilleuse. A ce moment l'on entendit du bruit au dehors ; elle sortit aussitôt.

Mon compagnon et moi nous étions tout interdits de ces scènes dont nous ne pouvions rien saisir. Nous allions engager la conversation lorsque Marie Alexandrovna entra, suivie de la jeune personne.

C'est au cours seulement de leur conversation que nous apprîmes qu'elle était exilée dans ce petit village pour propagande politique et qu'elle était une nihiliste (1) avec l'idée très arrêtée qu'il n'y avait pas besoin d'autorité, que l'homme était assez sage pour se gouverner lui-même, qu'il n'y avait pas de Dieu. Mais si on lui demandait pourquoi elle avait été envoyée en Sibérie : — Pour rien, répondait-elle ; l'on a saisi dans mes bagages à Odessa quelques livres et brochures politiques et défendus en Russie.

(1) On désigne ainsi les penseurs contestataires russes des années 1860 : Tchernychevski (1828-1889), Dobrolioubov (1836-1861) et Pisarev (1840-1868). Terme souvent appliqué par la suite aux militants des organisations révolutionnaires comme les « populistes de la Narodnaïa Volia ». On disait aussi parfois « socialistes » (voir plus bas).

L'officier semblait fixer Marie Alexandrovna comme pour lui dire. — Vous aussi, vous êtes une exilée, une nihiliste. Mais il la trouvait jolie, car Marie Alexandrovna parlait avec beaucoup de grâce et, chaque fois qu'ils se rencontraient du regard, l'officier n'y tenait plus.

J'appris que la jeune exilée n'avait que 19 ans lorsqu'elle fut arrêtée et condamnée à 5 ans de prison ; mais cette peine fut commuée en un simple exil dans une petite ville d'où elle s'évada et fut ramenée. Elle s'occupe de lectures, mais, comme il lui est défendu d'enseigner et qu'elle ne connaît aucun métier manuel, pas même la couture, elle se contente de vivre avec les 8 roubles par mois qu'elle reçoit de l'administration et quelques travaux d'écriture qu'elle fait.

C'est déplorable de voir s'abandonner ainsi à une vie de paresse, car il y a toujours à faire et n'importe où l'on peut se rendre l'existence moins à charge et moins pénible que celle où se laisse aller un grand nombre de ces malheureux ; mais où en viendrait-on si l'on voulait approfondir cette question.

Je ne sais ce qui s'est passé entre ces deux femmes, mais, quoi qu'il en soit, leur séparation fut des plus touchantes ; mais rien ne laissait prévoir de la part de Marie Alexandrovna le moindre sentiment de complicité. Était-elle une ancienne amie ou bien lui apportait-elle quelques nouvelles de sa famille ou de quelqu'un qui lui était cher ? car il fut impossible de pénétrer le secret qu'il y avait dans cette personne. C'est tout ce que je pus savoir de cette personne et Marie Alexandrovna parut très attristée du sort de sa compagne qu'elle laissait derrière elle.

Nous nous étions remis en marche et chacun à notre place ; les chevaux galopaient sous la fraîcheur de la nuit qui s'achevait en larges bandes noires, lorsqu'à l'horizon l'aurore se levait peu à peu en blanchissant d'une nappe au fond rosé la voûte du ciel se perdant à l'orient. Tout droit devant nous, la route en droite ligne passait au travers d'une plaine fertile couverte de pâturages d'où s'élevaient comme une vapeur des millions de fleurs de toutes nuances. De larges flaques d'eau que l'on apercevait à peine, car les nuits sont fraîches dans ces régions du Nord et les belles matinées sont toujours précédées de nuages qui s'élèvent de la terre. — Oh ! qu'il fait bon, dit l'officier, et combien la route est belle. — Oui, répondit notre compagne, l'on se croirait en chemin de fer traversant les plaines de la petite Russie ; ces steppes couvertes de troupeaux et ces champs de blé si fertiles qui produisent tant de fleurs que toutes les jeunes filles qui reviennent des champs en sont couvertes. Ah ! qu'ils sont heureux là-bas, ceux qui restent. Ils n'ont que le souci du travail ; ils oublient même les leurs qui ne sont plus, peut-être, de ce monde ou qui souffrent.

— Vous paraissez aimer la petite Russie ; vous êtes peut-être de ce pays ?

— Non, Monsieur, me répondit-elle ; j'y ai vécu et j'en garde un bon souvenir.

L'officier avait éclairé une cigarette et m'offrit d'en faire autant et, causant de choses et d'autres, nos regards se fixaient sur un large espace tout blanc qui nous indiquait la présence d'un large torrent. À peine arrivés au détour de la route, un soldat, le fusil sur l'épaule, s'écria : — *Passez au large*. Le cocher, qui ne s'y attendait pas, en fut un peu surpris, mais bientôt nous aperçûmes un convoi de condamnés dont les derniers hommes passaient le torrent à pied, suivis de quelques voitures chargées d'effets et sur lesquelles on voyait des femmes, des enfants, des vieillards même. — *Passez au large*, s'écriait un deuxième soldat. En tête marchaient deux soldats qui s'arrêtèrent à peu de distance de la rive afin de laisser le temps au convoi de condamnés de s'apprêter pour continuer la marche.

Les eaux étaient trop basses pour se servir de bateaux ; les soldats comme les condamnés franchissaient le large torrent d'un demi-kilomètre au moins.

Rien de plus pénible à voir que ces malheureux traîner leurs chaînes ; les uns avaient quitté leur pantalon, les autres ne s'étaient que retroussés ; d'autres enfin, plus soigneux de leurs vêtements, avaient fait un paquet de leurs effets et traversaient le torrent tout nus, profitant de l'occasion pour prendre un bain, disaient-ils.

Le tarantass s'était arrêté sur le bord de la rivière pour laisser passer les condamnés.

— Pauvres gens, dit Marie Alexandrovna, et, sautant en bas du tarantass, elle voulut s'approcher d'un condamné ; mais le soldat de faction fit quelques pas en avant, en prenant son fusil des deux mains pour opposer une résistance à la précipitation de la jeune femme. — *Passez au large*, s'écria le soldat d'une voix rauque, les yeux fixés sur elle et criant très haut le mot d'appel (attention) qui se répéta sur toute la ligne jusqu'à l'officier commandant le convoi.

— Mais je veux seulement savoir quel est ce convoi. — Demandez au chef, reprit le soldat ; je n'ai rien à vous dire. Mais un condamné répondit : — C'est le 7^e. — Ah ! bien, reprit la jeune femme toute pâle, les yeux fixés sur cette longue ligne noire qui s'acheminait au travers du torrent.

Nous allions passer lorsque, d'une voix de tonnerre, un des soldats s'écria : Attendez donc que le convoi ait passé.

Peu à peu le convoi franchissait le torrent que nous suivions à quelques pas et, arrivés à l'autre bord, nous allions continuer la route, lorsque l'officier du convoi, nous adressant la parole, nous

demanda où nous allions. — A Irkoutsk, répondit ma compagne ; et il nous salua pour nous dire : C'est bien, marchez.

Au travers du convoi et parmi les hommes qui se trouvaient près du commandant, l'on en remarquait qui ne portaient pas de chaînes et semblaient être vêtus de vêtements beaucoup plus propres que les autres ; et à peine le tarantass avait-il gravi la hauteur que notre compagne se leva pour jeter un dernier coup d'œil derrière nous. — Tiens, dit-elle, en voilà qui portent des lunettes. — Mais il y a toujours des condamnés politiques, répondit notre compagnon, l'officier, qui s'était tenu à l'écart et n'avait pas soufflé mot depuis ; l'épouvantable cri du soldat (passez au large) l'avait singulièrement contrarié.

Le ciel était déjà rouge ; tout droit devant s'apercevait une maison du village d'où la fumée s'échappait ; sans doute l'on cuisait le pain ; dans ces temps de chaleur l'on profite de la fraîcheur de la nuit pour faire la cuisine. Enfin nous arrivons à la station où nous ne nous arrêtons pas du tout, si ce n'est pour changer de chevaux.

Marie Alexandrovna parlait au chef de la station et, m'approchant, j'entendis qu'il lui dit : — C'est principalement en été que passent les convois et, depuis le mois de mai, il ne font qu'embarasser la route, ces canailles ! Ah, ils ne souffrent pas assez ; ils tuent l'Empereur, ces coquins, et chaque fois que je sais que le pain ou le lait que l'on vient me demander c'est pour les Nihilistes, je dis que je n'en ai pas.

Sans doute, me dis-je, elle lui demande des renseignements sur les condamnés.

Mais quels condamnés ? C'est ce que je ne puis savoir.

Le soleil s'était déjà levé ; la route allait être dure pour les chevaux, car l'on voyait bien qu'il ferait chaud. Aussi nous voulûmes profiter du beau temps qu'il faisait et de l'heure de fraîcheur qu'il nous restait pour marcher le plus rapidement possible. Nous franchîmes une et deux stations sans rien prendre quoique le besoin de manger se fût sentir.

Il était deux heures de l'après-midi lorsque nous songeâmes à prendre quelque chose ; mais notre compagne s'opposait formellement à s'arrêter, attendu que la station voisine n'était qu'à 15 verstes et que là peut-être serions-nous plus à notre aise.

— Eh bien soit, dit l'officier ; si M. Martin consent, moi, j'attendrai encore pour avoir meilleur appétit.

Je grondai bien un peu mais, dis-je, pourquoi pas gagner encore quelques verstes ; peut-être que plus tard un tarantass prendra nos chevaux ; et nous nous remîmes en route jusqu'à la station à laquelle nous arrivâmes en moins de deux heures.

La station de poste se trouvait au bout du village que nous traversions au grand trot, suivis des enfants qui demandaient de petits pains que l'on prend généralement avec le thé. Quelques soldats nous regardaient passer ; et bientôt nous aperçûmes des factionnaires, le fusil sur l'épaule, faisant la ronde auprès de l'étape militaire. Le tarantass s'arrêta ; nous étions à la station qui est juste en face de cette dernière.

C'est une maison ordinaire, aux fenêtres étroites avec quelques barreaux de fer, une grande porte s'ouvrant à deux battants, à l'entrée de laquelle est une guérite de factionnaire ; sur le coin, une grande enceinte formée de troncs d'arbres de cinq à six mètres de long, aiguisés en pointe à l'extrémité, cette enceinte formant un carré dont les quatre coins sont gardés par des sentinelles dont on remarque les guérites rayées de noir et blanc, signe de délimitations russes, bornes ,etc...

L'officier dit : cette fois, nous allons manger ; j'ai faim, mais très faim, dit-il, en regardant notre compagne qui ne répondit qu'à demi ; et vous, Monsieur, me dit-il ?

— Moi, j'ai faim ; je m'arrête ici pour prendre quelque chose. Nous sautions en bas du tarantass aussitôt et, comme l'on allait entrer dans la chambre destinée aux voyageurs, un cosaque en sortit en nous laissant la porte ouverte. — Tiens, dit notre compagnon, voici quelques voyageurs qui sont ici avant nous. — C'est un officier, repris-je. — Ah, oui, dit Mme X (Marie Alexandrovna) ; mais occupons cette table ; et, tous les trois, nous choisîmes notre place.

— Voilà que vous allez encore écrire, fit Mme X avec violence ; mais laissons donc vos baromètres. Mon Dieu, que voulez-vous faire de ces pierres que vous avez prises à ce rocher ? Je sais bien que je ne me donnerais pas tant de peine que cela ; j'écrirais ce que sont ces formations et ceux qui ne voudront pas le croire viendront le voir ; et, me regardant d'un air si languoureux : Ah ! vous aussi vous avez trop confiance dans la parole des hommes. Dieu sait combien de travail et de peine vous allez avoir pour faire arriver ces collections jusqu'en France et, une fois là, jamais l'on ne s'imaginera ce que vous aurez eu de tracas pour les apporter dans votre pays.

Notre compagnon s'impatientait pendant que nous causions, car le maître de la station ne venait pas. — Mais qu'allons-nous manger, dis-je à nos compagnons. — Il faut voir ; peut-être il y a de la soupe, et l'officier s'impatientait ; et tapant, criant, il appelait toujours le maître qui ne venait pas, lorsque, tout à coup, la porte s'ouvrit et, d'une voix féminine : Voilà ! voilà ! dit une jeune femme en s'avançant près de nous et nous saluant : — Que désirez-vous, Messieurs ?

— Avez-vous de la soupe ? de la viande, des œufs, lui demandait l'officier. — De la soupe et des œufs. — Eh bien, donnez-nous de la soupe ; nous ferons une omelette ; avec du thé, tout cela fera bien notre dîner. Il faisait très chaud, la paysanne était nu-pieds, une simple jupe assez courte recouvrait sa longue chemise à peine fermée du haut, laissant à nu de superbes épaules, des bras forts et nerveux dont la peau brunie par le soleil annonçait un travail laborieux ; c'est tout au plus si la poitrine était recouverte dont l'embonpoint annonçait une bonne mère de famille.

Peu d'instant après, nous recevions notre soupe que nous mangeâmes avec beaucoup d'appétit ; mais notre compagne fit quelques grimaces ; elle paraissait triste et mangea fort peu. — Voilà l'omelette, dis-je, vous allez bien en prendre ? — Oui, répondit-elle.

Comme nous étions à faire le thé, l'officier qui avait ses effets là, rentra, suivi d'un soldat.

L'on se salua et nous commençâmes à causer de la route ; il nous apprit qu'il était le chef du convoi de condamnés qui était à l'étape.

— Voulez-vous prendre un verre de thé ?, dit mon compagnon de voyage à l'officier. — Volontiers, ne serait-ce que pour avoir le plaisir de causer un peu de choses nouvelles ; et, se passant la main sur le visage comme pour essuyer une tristesse : Ah ! que c'est dur, dit-il, ces marches perpétuelles et de conduire ainsi des hommes, les chaînes aux pieds, durant des mois. Comme ce bruit m'est pénible ! Enfin, c'est le devoir du soldat ! il faut obéir ! Et la question passa à un autre sujet. — Vous voyagez en trois, dit-il ; Madame ne tient pas beaucoup de place ; vous avez un grand tarantass, vous devez être très bien en trois ; et puis, c'est toujours plus gai ; au moins, vous pouvez parler.

— Un petit verre de vodka ? fit mon compagnon à son collègue. — Je ne refuse pas, car la mienne n'est pas fameuse ; vous savez, au service, l'on fait souvent comme l'on peut ; l'on dépense aussi beaucoup. Moi, j'ai ma femme et deux enfants qui attendent mon retour avec impatience.

Une demi-heure se passa ainsi lorsque l'officier dit : — Mais vous paraissez bien vous intéresser aux condamnés ; c'est de bien drôles de gens ! Il y a même là de vrais coquins et si mauvais que, sans une surveillance très active, ils partiraient dans les bois et il faut avoir la baïonnette au fusil pour les dompter quelquefois. Et cependant, je ne suis pas méchant ; la marche est toujours très lente de façon à ce que chacun puisse suivre sans trop se fatiguer.

— Je voudrais bien visiter la prison où ils sont, dis-je à l'officier qui me paraissait un brave homme.

— C'est bien difficile, reprit-il, car j'ai une grande responsabilité avec ces diables-là.

— Mais quels diables ? dit ma compagne qui avait gardé le silence jusque-là.

— Oh ! vous voulez trop en savoir, Madame.

— Mon Dieu, fit-il ! vous pouvez bien les voir sur la route et, si cela vous intéresse, je vais donner un ordre pour que les factionnaires vous laissent entrer ; et, appelant un soldat, il l'informait que nous irions dans la prison.

— Vous êtes bien pressée, Madame, dit-il à Mme X. Oh ! vous allez avoir un bien triste tableau. C'est vrai, quand l'on pense que ce sont tous des criminels, il n'y a pas trop à les plaindre ; et se levant : Eh bien, dit l'officier, allons tout tranquillement.

Il faisait chaud et, quoique le soleil se couchât, il fallait se parer de ses rayons ardents dont les dernières lueurs éclairaient le toit de l'étape. Le bétail rentrait ; l'on entendait le beuglement des vaches appelant ; les jeunes chevaux couraient au travers des troupeaux, jetant çà et là des ruades que les jeunes bœufs acceptaient à coups de tête ; au loin dans la montagne se répercutaient ces sons que le chant du pâtre dominait parfois. Il était gai, le pauvre petit ! il rentrait derrière son troupeau et guidait de sa petite main le taureau indomptable. Sa petite sœur courait plus que lui, car un jeune bœuf gambadait encore dans la prairie voisine lorsque tout le troupeau dépassait les premières maisons du village.

Voilà ! dit l'officier, les paysans qui reviennent du champ ; entendez-vous leurs chants ?

— Ça fait plaisir à voir, dit mon compagnon, ces bonnes bêtes ; regardez comme chacune retrouve bien sa maison.

Nous avons franchi la route ; alors le factionnaire présenta les armes ; à l'appel de l'officier, la porte s'ouvrit ; l'on pénétra dans la cour où il y avait quelques voitures, des soldats, un second factionnaire à la porte d'entrée qui fit le salut. Sur l'ordre de l'officier, un sergent alla chercher les clefs ; déjà l'on entendait comme un bruit sourd de chaînes de fer, des voix humaines sortir des lucarnes pratiquées au-dessous de la toiture et, à peine la double porte fut-elle ouverte, qu'une bouffée d'odeur pénétrante vint nous frapper le visage. L'officier donna l'ordre à quelques soldats de nous suivre ; l'intérieur n'était éclairé que par de hautes fenêtres, assez étroites, ne donnant que fort peu de jour ; un chemin et de chaque côté des sortes de divisions grillagées et tout à fait au bout une très grande chambre commune dont un lit de camp formait le seul ameublement. — Levez-vous, s'écria l'officier. Un bruit confus de voix et de chaînes s'élevait. — Faites donc lever

ces galériens du chemin ; on ne peut pas passer. Deux soldats, du pied, remuaient ceux qui y mettaient de la mauvaise volonté ; d'autant que d'autres, se tenant debout, le bonnet à la main, semblaient y mettre plus de bonne volonté.

— Quelle odcur ! dit l'officier. Je crois bien ! J'avais déjà fait comme ma compagne et mis mon mouchoir sur la bouche.

— C'est horrible ! dit-il ; cependant, je les fais baigner chaque fois que je le puis. Hier encore, ils ont pris un bon bain. L'on marchait très lentement au milieu de cette troupe ou plutôt troupeau d'hommes enchaînés comme des animaux malfaisants. — « Il est d'ordinaire d'avoir moins de monde ; mais ici ils ne restent que fort peu de temps et il n'y a pas une heure qu'ils sont rentrés », me dit l'officier.

— Voilà, dit-il, un assassin ; les voleurs sont plus nombreux ; cependant les assassins sont en assez grand nombre.

— Mais, là-bas, dans cette chambre grillagée, qu'est-ce que c'est que ces hommes ? Peut-être quelques fonctionnaires conduits en Sibérie pour abus de confiance.

— Mais il y en a cinq, dis-je ; et ils sont tout à fait habillés comme nous avec des vêtements de ville !

— Oui, reprit le capitaine, mais ils portent la tunique des condamnés de droit commun et le même bonnet lorsque l'on est en marche.

— Mais que sont-ils, dit Mme X, qui gardait toujours le silence. — Vous le voyez bien, dit le capitaine. — Mais encore une fois, non, je ne vois rien, répondis-je. — Comment ! vous ne voyez pas que ce sont des Socialistes, qu'il fit tout bas en se tournant vers moi. Quelques voix par ci par là des condamnés se perdaient dans le bruit des chaînes et, tout à coup, les paysans se trouvant de passer près de la prison, ils entonnèrent un chant d'un poème de Lermontov (1). Ils chantaient bien joyeusement : « Ah ! qu'il fait bon de rentrer à la ferme ; la moisson est belle, les champs sont couverts de fleurs ; pendant que nous sommes jeunes, il faut travailler. L'air est embaumé. Voilà des fleurs pour celui que j'aime ; voilà des fleurs pour celle que j'aime ».

Je m'arrêtais, stupéfait, lorsqu'un bourdonnement se fit entendre au sein de cette chambre ; quelques-uns accompagnaient ces dernières paroles.

Mais les chants continuaient et les condamnés aux voix sonores formèrent une sorte d'accompagnement qui, peu à peu, s'éteignit avec les voix du dehors.

(1) Mikhaïl Lermontov (1814-1841), grand poète russe de l'époque romantique.

Tout au fond, une veilleuse brillait devant l'image de la Vierge et jetait une lueur pâle sur les visages de ces malheureux, couchés les uns à côté des autres, dont le brillant d'acier des chaînes faisait un étrange contraste avec les jambes nues, brunies par le soleil et la poussière.

Nous retournions sur nos pas, mais un des condamnés politiques interrogea le capitaine qui entra dans la chambre : — Que désirez-vous, lui demanda le capitaine. — Nous avons demandé du sel pour manger nos aulx. — En voilà, dit un criminel ; j'en ai beaucoup, je vous prie d'en prendre. Le jeune homme accepta.

— Eh bien ! dit le capitaine, avez-vous tout ce qu'il vous faut ? — Il ne manquait que du sel ; maintenant, nous pouvons dîner. — Mais c'est de votre faute, vous avez le droit de faire acheter votre nourriture ; cela ne me regarde pas, répondit le capitaine.

— C'est vrai, nous avons oublié, ajouta très poliment un fort beau garçon, d'une belle taille, blond, portant les cheveux ramassés sur la tête ; il portait des lunettes. — Mais il y avait bien longtemps que tu n'avais pas parlé, en le nommant par son petit nom, lui dit quelqu'un d'un air de moquerie, un jeune homme tout occupé à éplucher un œuf.

— C'est vrai, je suis bien loin d'ici pour le moment. — Veux-tu du pain, Gibounioff, lui dit son camarade. A peine ce dernier avait-il répondu qu'un cri épouvantable sortit de la bouche de ma compagne et, se jetant dans ses bras, elle disait : — Mon mari, c'est toi. Et ce bruit se mêla à celui des chaînes des prisonniers qui s'étaient levés pour voir ce que cela voulait dire. Le capitaine ne savait pas plus que nous si cette femme n'était pas folle et mon compagnon de voyage en fut tout étourdi.

Tous les regards s'étaient portés sur le couple des jeunes gens qui se tenaient étroitement serrés l'un contre l'autre ; personne n'osait rien dire tant l'impression était vive. Cependant, au bout de quelques instants, la voix du capitaine se fit entendre et, d'un geste, deux soldats s'approchèrent du couple pour les séparer.

— Non ! non ! s'écria la jeune femme ; c'est mon mari. C'est lui, oui, c'est lui que je cherche depuis si longtemps. — Assez de bruit comme cela ; Madame, sortez de suite ou je vous arrête ; pas de scandale, je vous prie.

La jeune femme se retournant : — Mais je ne fais pas de mal ; c'est mon mari !

Le capitaine s'adressant à son mari : — Vous connaissez le règlement ; vous m'avez donné votre parole d'honneur que vous

vous comporteriez suivant le règlement. Tous les cinq vous êtes responsables entre vous ; ainsi, obéissez à ma volonté.

Rien de plus touchant que ce couple, la jeune femme tenant son mari étroitement serré dans ses bras ; d'un regard fixe et langoureux elle fixait le capitaine, comme pour lui dire : Maintenant, faites de moi ce que vous voulez !

Le jour avait sensiblement baissé ; un pâle rayon de lumière s'échappait de la fenêtre et jetait une lueur sur ces figures pâles d'émotion.

Sur un mot que son époux lui dit à l'oreille, Mme X lâcha celui-ci et, s'approchant du capitaine en lui tendant les deux mains : — Merci, dit-elle, les yeux baignés de larmes ; au moins, il vit ; il vient de me dire qu'il vous aimait et qu'il avait beaucoup de respect pour vous. Ces paroles étaient accompagnées d'un regard de femme qui semblait lui dire : Vous savez aussi ce que c'est que de souffrir !

Le capitaine, pâle, fixait la jeune femme. — Eh bien ! dit-il, pourquoi m'avez-vous caché que vous aviez votre mari dans mon convoi ? J'aurais bien pu vous accorder une entrevue ! — Mais je ne savais pas, reprit Mme X avec une grande émotion ; l'on m'avait dit que s'il n'était pas mort, il était bien loin et j'étais décidée d'aller n'importe où pour le retrouver.

Un des condamnés dit à la jeune femme : — Pourquoi êtes-vous venue troubler notre vie. Vous savez bien que nous avons tout sacrifié et que nous sommes prêts à mourir pour nos idées.

— Encore des idées et des insultes ! soldats, fermez cet homme au cachot avec les fers, dit d'une voix forte et énergique le capitaine.

— Je suis prêt, dit le jeune homme ; vous pouvez faire de moi ce que vous voulez, mais vous ne m'empêcherez jamais de dire ce que je pense !

— Mais, malheureux, que voulez-vous que je fasse de vous ? vous m'insultez à tout bout de champ et cependant il n'y a pas cinq minutes que je vous rappelais votre promesse.

— Ah ! pardon X (l'appelant par son nom). Je m'étais oublié et je vous en fais mes excuses.

— Vous savez que la discipline chez les prisonniers n'admet pas d'excuses, et brusquement, avant de partir, le capitaine donna l'ordre aux soldats de sortir. — X, dit-il, faites vos adieux à votre femme.

Le jeune homme qui avait parlé n'avait pas vingt-cinq ans ; brun, le front haut, de taille moyenne, il avait un air assez singulier.

Comme nous sortions, l'on jetait un dernier coup d'œil sur les prisonniers ; le capitaine nous invita à prendre le thé et ouvrant une porte : — Voilà ma chambre, dit-il ; vous voyez, je ne suis pas loin ; s'il y a du bruit, j'en suis le premier informé. Et il fit un signe à un soldat qui nous donna des tabourets. L'ameublement se composait d'un lit en bois, d'une table et de quelques tabourets. — Donne de la vodka, du saucisson et mets le samovar. En un clin d'œil, tout fut sur la table.

— Voyons, dit le capitaine, un petit verre ? un morceau de saucisson ? voilà du pain, du sel. A votre santé, dit-il en avalant d'un seul trait son verre de vodka. — Mais buvez donc, Madame, et vous, Monsieur, buvez ; et, se versant encore de l'eau de vie : Voyons, voyons, Madame, buvez, cela vous fera du bien.

Je fus tout surpris de voir boire ma compagne et trinquer dérechef avec le capitaine et se mettre à causer comme de vieilles connaissances. — Oui, dit le capitaine, vous m'avez fait une grande peur et vous savez que je pourrais être réprimandé pour ce bruit que vous avez fait dans la prison ; mais il n'y a rien de grave.

Le sous-officier, s'approchant du capitaine, lui demanda à fermer les portes. — Oui, reprit-il, mais attendez que l'on m'apporte le samovar. Le voici, dit le sous-officier en faisant le salut militaire. — C'est bien, fermez, dit le capitaine ; les hommes de garde et de planton sont à leur poste ? — C'est l'heure de la ronde, dit le sous-officier, je vais relever les factionnaires. Le capitaine se leva et, s'approchant du sous-officier, lui dit quelques paroles que je n'entendis pas.

Peu d'instants après, les portes étaient fermées.

— Voulez-vous que je fasse le thé ? dit Mme X. — Avec plaisir, dit le capitaine. — Oh ! oui, reprit l'officier, mon compagnon ; elle sait bien le préparer, le thé. — Comme vous êtes drôle ; c'est vous qui le faites tout le temps, dit-elle à l'officier. Combien de cuillerées, Monsieur ? — Une, deux, comme cela vous plaira ; et se reprenant, tout bas, il dit : Mon thé n'est pas aussi bon que le vôtre, mais on le boit quand même ; le vôtre est de Kiakhta (1). Vous savez, je fais des économies ; j'ai ma femme et deux enfants ; il faut bien penser à eux.

— Vous avez bien raison, Monsieur, répondit Mme X. Voyez-vous, la famille, c'est ce qu'il y a de plus beau au monde ; et sans

(1) Ville située au-delà du lac Baïkal (dans l'actuelle République des Bouriates), aux frontières de l'Empire de Chine (aujourd'hui de la République populaire de Mongolie). De là partaient (et là arrivaient) les caravanes qui se rendaient à Pékin par la « route du thé ».

l'amitié, qu'est-ce que la vie par elle-même ? — Ah ! ne m'en parlez pas, ajouta le capitaine.

— Figurez-vous que j'ai ma sœur qui m'écrit qu'elle a perdu son fils qui suivait les cours à l'université ; et, depuis plus d'un an, impossible de le retrouver ; la police a fait des recherches très minutieuses ; ma sœur s'est adressée à tout le monde, personne n'a pu lui répondre.

J'ai cru qu'il s'était fait arrêter dans ces derniers événements politiques, car, le matin, il avait la tête portée au désordre ; pour moi, il est mort et ce n'est pas rare du côté de Tiflis ; il s'est aventuré Dieu sait où et on lui aura fait un mauvais parti. Mais vous, vous avez retrouvé votre mari et vous voyez qu'il n'est pas mal traité ! — Ah ! je suis bien heureuse, répondit la jeune femme en regardant le capitaine.

— Je suis bien bon pour eux ; de temps en temps, je les invite à prendre le thé avec moi et j'adoucis le plus possible leurs peines ; ils marchent à pied avec moi et nous causons ensemble. Ils ne sont pas mauvais tant que l'on ne touche pas à leurs idées ; mais ils deviennent indomptables si on les contrarie ! Tenez, dit-il, vous avez entendu ce que m'a dit ce jeune homme brun, tout à l'heure. Eh bien ! j'ai dû le fermer plusieurs fois, tant il devient insolent ; et cependant il est très brave, un charmant homme en société. Je vais le faire venir prendre le thé avec votre mari et vous verrez combien il est gentil.

Le capitaine fit un signe au soldat de planton qui partit aussitôt ; quelques instants après, des pas se faisaient entendre au milieu d'un bruit de chaînes. L'émotion était grande de la jeune femme de revoir son mari.

La porte s'ouvrit ; les deux jeunes gens entrèrent accompagnés du soldat.

— Donne deux tabourets, dit le capitaine. Mais il n'y en avait pas et, s'asseyant sur le bord du lit : — Nous sommes bien ici, dirent-ils.

— Voulez-vous un petit verre ? Tenez, buvez, fit le capitaine en leur versant de la vodka ; et, se tournant vers moi : Vous voyez, Monsieur, que nous ne maltraitons pas nos prisonniers.

— C'est vrai, dis-je, tout émotionné de cette scène. — Un verre de thé, Messieurs, dit le capitaine ? Pendant ce temps, la jeune femme regardait son mari, les yeux pleins de tendresse ; mais la conversation s'engagea ; et à chaque fois je voyais que le capitaine allait imposer le silence, car les jeunes gens retombaient sans cesse dans leurs idées.

— Vous voyez, on dirait qu'ils ont entrepris de me convertir ; mais non, je ne pense pas comme vous et si j'avais un fils ou des

parents qui aient de pareilles opinions, je ne m'en occuperais pas du tout, je les laisserais bien aller au diable.

— Ah ! vous dites ça, Monsicur le capitaine, reprit Mme X, parce que vous n'avez personne là-bas ; mais si vous aviez un des vôtres condamné à la Sibérie, vous ne parleriez pas sans doute ainsi.

— Dans tous les cas, reprit le capitaine, je ne voudrais plus le revoir.

Je m'adressai au jeune homme brun et lui demandai d'où il était ; il me répondit très gentiment : du Caucase, qu'il allait finir les cours de l'université lorsqu'il fut compromis, il y a un an de cela, dans une affaire très grave.

Le capitaine, tout curieux de s'intéresser de son neveu, lui demanda s'il ne connaissait pas un tel. — Mais oui, je crois bien que je le connais. — Et sa mère, vous la connaissez, ajouta le capitaine. — Mais si je la connais ! je crois bien que je la connais puisque c'est ma mère !

— Comment, dit le capitaine en se levant, vous êtes un tel le fils ? — C'est, c'est moi ! Et retombant sur sa chaise comme foudroyé, il devint pâle, une sueur couvrit son visage et, comme anéanti, il voulut appeler le soldat et n'en eut pas la force. — Mais qu'avez-vous, dit Mme X. Voilà, prenez un peu d'eau-de-vie sur les tempes et le frottant légèrement pour le rappeler à lui.

Cet état ne dura pas une minute car il se remit bientôt et, passant les deux mains sur sa figure : — Ah, dit-il, ce n'est pas possible ! vous êtes, vous êtes, et il n'acheva pas ; et sortant, il dit au soldat : — Quand ils auront pris le thé, faites rentrer les prisonniers. Cinq minutes se passèrent. Les deux époux causèrent, ils se dirent au revoir car ils se reverraient bientôt.

Les deux soldats appelèrent les jeunes gens ; nous nous serrâmes la main comme de vieilles connaissances et nous nous séparâmes.

Les portes s'ouvrirent ; nous sortîmes après avoir traversé de nouveau ce défilé de criminels enchaînés, obstruant le passage et que l'on enjambait pour ne pas les réveiller ; et les portes se refermèrent.

A peine étions-nous dehors que le cri des sentinelles se faisait entendre ; une troisième porte s'ouvrit que nous passions et nous voilà dans la rue.

— Oh ! le ciel, dit Mme X ; comme il fait bon ici. Nous passions vers la sentinelle qui présentait l'arme à l'officier ; nous allions à la station.

— Le capitaine a été malade ; allons vite, peut-être a-t-il besoin de quelque chose ; et comme nous accélérions le pas en

coupant au plus court : — Passez au large, s'écria le soldat de faction, prenant son fusil, comme pour se mettre en garde.

— Nous obéissons, s'écria l'officier, tout surpris d'avoir rencontré là un soldat.

A la station, le capitaine nous apprit que ce jeune homme était le fils de sa sœur qu'elle cherchait depuis un an et que lui croyait mort.

— Partez, nous dit-il ; ne restez pas ici ; et s'approchant de mon compagnon : Vous pouvez avoir des chevaux.

Effectivement le tarentass était prêt à partir ; sans doute que le capitaine avait donné l'ordre de faire atteler.

Il n'était pas 7 heures du soir ; par conséquent il faisait encore un peu jour. Nous faisons nos adieux et chacun reprit sa place dans le tarentass qui s'ébranla ; en quelques pas nous étions près de la prison et les chevaux au grand galop agitaient la cloche et le son des grelots se mêlait à la voix du cocher qui agitait son fouet.

Le tarentass passait un peu près de la sentinelle qui, de nouveau, s'écria : *Passez au large*. — *Au diable*, s'écria le cocher en fouettant. Ses chevaux marchaient à fond de train, laissant une longue traînée de poussière, et nous cachaient les dernières silhouettes de l'étape des prisonniers.

*
**

— Comment se fait-il, dit l'officier, que le capitaine n'ait pas reconnu son neveu, depuis plus de deux mois qu'ils marchent ensemble ?

— Sans doute, reprit Mme X, c'est qu'il n'osait pas lui demander sa biographie et si, connaissant son nom, il y prêta si peu d'attention, c'est qu'il ne pouvait pas songer à une pareille chose.

Il serait trop long d'énumérer ici la longue série de conversations que nous eûmes jusqu'à Irkoutsk où nous arrivions après quelques jours. L'officier se sépara de nous le premier jour et, deux jours après, je restai seul dans l'hôtel (l'Etoile de Sibérie).

Mais ce que Mme X ne me cacha pas, c'est qu'elle allait attendre son mari ici. Elle prit une petite chambre chez une brave femme et elle s'y installa.

Un jour que j'allais la voir, elle me confiait son plan et, me dit-elle, je suis mère de famille ; j'ai cinq enfants.

— Voici l'histoire : mon beau-père était très riche ; ils vivaient tous dans le bien-être et le bonheur, lorsque, tout à coup, le plus jeune de ses fils, car il n'avait que deux enfants, fut arrêté pour cause politique ; il était fort coupable, mais l'on obtint sa grâce et il fut envoyé en Sibérie où il est encore ; il habite Balagansk sur l'Angara où il s'occupe de jardinage et d'élever des abeilles.

Quelques années après, son frère (qui est mon mari) fut arrêté. Le père en fut inconsolable. Lorsque j'eus obtenu du ministre sa grâce, mon mari commit un acte d'infraction à la règle, ce qui aggravait sa situation. Cependant, tout s'arrangea ; il ne fut qu'obligé de vivre dans un gouvernement ; mais de là il fut repris encore en flagrant délit de propagande. Et pendant que j'étais à Saint-Petersbourg pour faire des démarches, j'appris que mon beau-père s'était suicidé ; de la grande fortune que nous avions, il ne restait presque rien, tout simplement une propriété et quelques revenus à la mère à qui j'avais laissé mes enfants.

Lorsque je vis le ministre, j'eus la certitude que mon mari était depuis quelque temps en Sibérie, car je l'avais perdu de vue depuis près de six mois ; il est resté en prison et en détention environ un an.

Oh ! vous ne le connaissez pas ; il est terrible et cependant il a si bon cœur !

Je voudrais voir le Général-Gouverneur pour lui demander d'adoucir sa peine ; je l'ai bien vu à Petersbourg, mais là il avait si peu de temps que je résolus de venir en Sibérie. Mon intention serait de lui demander de l'envoyer pas loin d'Irkoutsk, car j'ai l'intention de venir m'installer avec mes enfants près de lui et d'y vivre. Il n'a que cinq années à rester en Sibérie ; après, nous pourrons revenir chez nous, dans la Petite Russie, revoir sa mère.

Lorsque je fis ma visite au Général Anoutchine, je lui fis part de mes aventures de voyage et je lui demandai pour Mme X sa protection, car que deviendra-t-elle à courir ainsi et ses enfants qui sont restés là-bas ! — Eh bien, qu'elle vienne me voir demain et il prit son nom sur un papier. Mais, se reprit le Général, c'est micux qu'elle voie le chef du département des prisonniers ; on lui dira où est destiné son mari.

A mon retour, elle m'attendait avec une grande impatience, car je l'avais prévenue que je parlerais de son affaire au général Anoutchine ; et je lui conseillai d'aller de suite voir le chef de la 4^e ou 3^e section du département.

— Mais je suis persuadée que l'on est très content de lui ; il est si bon et ne fait pas de mal ! J'ai bien prié le ministre et je ne crois pas qu'il ait de nouveau fait des bêtises.

Vers le soir je reçus sa visite. — Ah ! mon Dieu ! me dit-elle, lorsque j'ai entendu la lecture de son dossier, je m'en suis trouvée mal ! C'est inouï ce qu'il a fait ; il était déjà si coupable qu'il a fallu que dans la prison il commette de semblables choses ! Il devrait être condamné à la prison pour trente ans. Pendant que je demandais sa grâce à l'Empereur, il continuait à se mal conduire envers les chefs de sa prison et à insulter tout le monde ! J'espère, cependant, que l'air lui aura changé les idées et que maintenant, me sentant près de lui avec mes enfants, il reviendra à de meilleurs sentiments. On l'envoie dans un coin le plus éloigné de la Sibérie orientale.

Je lui conseillai de voir le lendemain le général Anoutchine et de lui demander d'avoir la grâce qu'il n'aille qu'à Yakoutsck (1) et je lui dis que là elle pourrait vivre mieux que partout ailleurs ; et, lui dis-je, le général m'a dit de vous dire de lui écrire une demande de grâce.

— Oh ! pour quant à ça, jamais !

— Mais il le faut, dis-je.

— Eh bien ! je le ferai !

Le lendemain, je me trouvais chez Mme X, la grâce en main.

Une heure à peine s'était passée qu'elle revenait. — Eh bien, dis-je, êtes-vous contente ?

— Le général m'a dit qu'il ferait tout ce qu'il serait possible, mais que mon mari était très compromis.

Je quittai quelques jours plus tard Irkoutsk pour me rendre à mon poste dans les mines de la Léna. Deux mois plus tard, je recevais une lettre qui me dit que son mari était très malade, mais qu'elle allait presque tous les jours lui porter des soulagements. Vers le mois de janvier, j'appris par le maître de police d'Olekma que les deux époux vivaient dans cette petite ville ; et, quelques jours plus tard, je reçus une lettre très charmante, lettre accompagnée de sa photographie, dans laquelle elle me dit qu'elle était très heureuse avec son mari, qu'elle gagnait 45 roubles par mois à donner des leçons, que son mari s'occupait également de son côté à donner des leçons de musique, car, ajoutait-elle, c'est un excellent artiste ; nous sommes de toutes les fêtes, il touche admirablement du piano.

¹ Yakoutsck ou Iakoutsck, sur la Léna ; depuis 1851, centre de la région (aujourd'hui République) des Iakoutes.

Merci, merci, nous vous saluons tous les deux, mon mari et moi.

Au bas de cette lettre était écrit, en post-scriptum : Je partirai chercher mes enfants au printemps. Nous sommes très contents de notre vie ici.

Quoique Olekma soit une petite ville, c'est une des meilleures de la Léna, par suite de son rapprochement des mines ; il y vit des marchands russes et yakoutes très riches.

Je garantis l'authenticité de ces faits.

A. ALLAMOND-MARTIN — « Du Viennois célèbre l'explorateur Joseph Martin », dans le Bulletin Société des Amis de Vienne, n° 2536, 1929-30, p. 3151.

A. ALLAMOND-MARTIN — « Le dernier voyage de Joseph Martin à travers le Tibet et l'Asie Centrale (1859-1861) », dans le Bulletin de la Société de Géographie de Paris, t. XXVII, 1912, p. 716-158.

Jean et Danièle BLOUET — « Le dernier voyage de Joseph Martin, explorateur viennois », dans le Bulletin de la Société des Amis de Vienne, n° 67, 1971, p. 57-65.

BIBLIOGRAPHIE

sur Joseph MARTIN

- A. ALLEMAND-MARTIN. — « Un Viennois célèbre, l'explorateur Joseph Martin », dans le bulletin *Société des Amis de Vienne*, n° 25-26, 1929-30, p. 31-54.
- A. ALLEMAND-MARTIN. — « Le dernier voyage de Joseph Martin à travers la Chine et l'Asie Centrale (1889-1892) », dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, t. XXVI, 1912, p. 376-398.
- Jean et Danièle BERGER. — « Le dernier voyage de Joseph Martin, explorateur viennois », dans le *Bulletin de la Société des Amis de Vienne*, n° 67, 1971, p. 57-95.

Directeur de la Publication : A. HULLO — C.P.P.A.P. n° 54282
Imp. Bosc Frères - Lyon — Dépôt légal n° 7787 - Juin 1984

BIBLIOGRAPHIE
sur Joseph MARTIN

A. ALLEMAN-MARTIN — « Un Viennois célèbre, l'explorateur Joseph Martin »
dans le Bulletin Société des Amis de Vienne, n° 25-26, 1927-28, p. 31-34.

A. ALLEMAN-MARTIN — « Le dernier voyage de Joseph Martin à travers le
Cône et l'Asie Centrale (1859-1862) », dans le Bulletin de la Société
de Géographie de Paris t. XXVI, 1917, p. 275-302.

Jean et Françoise BERGOT — « Le dernier voyage de Joseph Martin, explorateur
tout-venant », dans le Bulletin de la Société des Amis de Vienne,
n° 67, 1971, p. 27-32.

CONSEIL D'ADMINISTRATION DES « AMIS DE VIENNE »

Président d'Honneur (à vie) :

M. Charles JAILLET - Ancien Président

Comité de Patronage :

M. Gabriel CHAPOTAT - Membre du C.N.R.S. - Fondateur,
Directeur du Centre de Recherches Archéologiques

M. Roger LAUXEROIS - Conservateur des Musées

M. Serge TOURENC - Conservateur de Fouilles

BUREAU

Président : M. André HULLO - Professeur au Lycée de SAINT-ROMAIN-EN-GAL

Vice-Présidents : M. Louis BLANC

M. Jean-François GRENOUILLER - Docteur de 3^e Cycle

M. François RENAUD - Professeur au Lycée de SAINT-ROMAIN-EN-GAL

M. Marcel PAILLARET - Ingénieur - VIENNE

Secrétaire Général : M. Louis BLANC - SAINT-ROMAIN-EN-GAL

Trésorière : Mme THÉVENET - Directrice du Syndicat d'Initiative

MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

M. Paul BLANCHON - Professeur - VIENNE

D^r Marc CHALON - SAINTE-COLOMBE.

M. Charles COGNAT - Industriel - SAINTE-COLOMBE

M^r Charles FRECON - Notaire - VIENNE.

M. le Chanoine Joseph GROS - SAINTE-COLOMBE-LÈS-VIENNE.

M. Jean GUEFFIER - Adjoint au Maire de VIENNE.

M. Jean-François GUILLET - Licencié ès-Sciences - SAINTE-COLOMBE-LÈS-VIENNE

Mme Michel GUILLOT - SAINT-ROMAIN-EN-GAL

Mme Jean-Claude HASSLER - VIENNE

M. Jean PERRIOLAT - Chimiste - VIENNE

Mme Maurice SEGUIN - VIENNE

M. SONDAZ - VIENNE

M. Michel TRANCHAND - Cadre Administratif - VIENNE

M. Jean VAGANAY - Industriel - VIENNE

Mme WIDLOCHER - VIENNE

